

DIALOGUE GLOBAL

15.3

3 numéros par an, en plusieurs langues

NUMÉRO SPÉCIAL à la mémoire de **Michael Burawoy**

Michael et
les deux “Karl”

Klaus Dörre
Brigitte Aulenbacher
Roland Atzmüller
Fabienne Décieux
Raphael Deindl
Karin Fischer
Johanna Grubner
Nancy Fraser
Ngai-Ling Sum
Bob Jessop
Heidi Gottfried
Michelle Williams

Michael et
la sociologie publique
et globale

Geoffrey Pleyers
Nazanin Shahrokni
Ruy Braga
Pavel Krotov
Tatyana Lytkina
Svetlana Yaroshenko
Fareen Parvez
Aylin Topal

Témoignages

Ari Sitas
Shaikh Mohammad Kais
Siyabulela Fobosi
David Goldblatt

Rubrique ouverte

> **Manifeste pour la sociologie en une époque polarisée**

MAGAZINE



VOLUME 15 / NUMÉRO 3 / DÉCEMBRE 2025
<https://globaldialogue.isa-sociology.org/>

DG

Association
Internationale
de Sociologie
isa



> Éditorial

Numéro spécial à la mémoire de Michael Burawoy

Dans le cadre des célébrations marquant le 15^e anniversaire du magazine *Dialogue Global* fondé par Michael Burawoy en 2010, nous avons convenu avec lui en janvier dernier que ce numéro serait consacré à passer en revue les progrès réalisés depuis 15 ans dans le domaine de la sociologie publique et globale.

La vision de Michael pour ce numéro spécial était ambitieuse, comme en témoignent ses propres mots dans un message qu'il m'avait adressé :

« Breno, je pense que c'est une excellente idée d'organiser une séance spéciale à l'occasion du 15^e anniversaire de Dialogue Global. Tu pourrais peut-être produire un numéro spécial avec des contributions issues de différentes régions du monde (quoique cela risque d'être difficile) ou examiner plus particulièrement certains des principaux défis auxquels est confrontée la sociologie publique en ces temps troublés, tels que les grands enjeux actuels – la guerre, le changement climatique, les inégalités, l'avortement – dans une perspective mondiale. Une autre possibilité serait de solliciter des articles auprès de personnes susceptibles de produire quelque chose d'intéressant. Ou de lancer un appel auprès des comités de recherche de l'ISA pour qu'ils apportent leur contribution. Tu peux faire un appel à propositions. Tout est possible ! »

Malheureusement Michael est mort le 3 février 2025, renversé par une voiture dont le conducteur a pris la fuite. Outre les nombreux et vibrants hommages et témoignages qui ont suivi ce tragique accident, l'Association internationale de sociologie (ISA) a organisé le 8 février un [hommage en ligne à sa mémoire](#), et au cours des derniers mois, collègues, étudiants, militants et organisations des quatre coins du globe ont rendu hommage à son intelligence incisive, à sa générosité et à son dévouement en faveur de la justice sociale.

L'influence de Michael en tant que mentor, intellectuel engagé et chercheur porteur de changement a inspiré des milliers de sociologues à travers le monde. Nous lui devons des travaux révolutionnaires sur le travail et l'ethnographie, un engagement profond en faveur de la sociologie publique et d'avoir cultivé une communauté mondiale de penseurs et d'activistes profondément marqués par son exemple.

Dès lors, ce numéro ne vise pas seulement à célébrer l'importance de la sociologie publique, mais aussi à honorer la mémoire et l'héritage de Michael. Nous célébrons ainsi le 15^e anniversaire de *Dialogue Global* et partageons nos réflexions sur le développement de la sociologie publique et globale à travers le prisme de la trajectoire et des contributions de Michael. Pour ce numéro spécial, des collègues, des étudiants et des amis de Michael à travers le monde ont été invités à partager leurs idées, leurs analyses et leurs réflexions personnelles sur ses travaux et les moments qu'ils ont partagés avec lui.

Ce numéro s'articule autour de trois thèmes. Le premier, organisé par Klaus Dörre et Brigitte Aulenbacher, anciens rédacteurs en chef de *Dialogue Global*, explore l'intérêt de Michael pour le marxisme

sociologique, en examinant à la fois sa rigueur théorique et sa pertinence pratique. À partir du dialogue qu'il avait établi entre les deux « Karl » – Marx et Polanyi –, ces articles abordent les questions du travail, de l'exploitation, du fondamentalisme de marché et du potentiel transformateur de la sociologie marxiste, tout en offrant une réflexion sur les influences intellectuelles de Michael. Cette section, qui comprend entre autres des contributions de Nancy Fraser, Bob Jessop et Michelle Williams, célèbre la profondeur et l'étendue de sa vision analytique et sa capacité à relier la théorie critique aux luttes sociales contemporaines.

Le deuxième thème traité concerne les travaux pionniers de Michael dans le domaine de la sociologie publique et globale. Les contributions réunies ici reflètent les difficultés et les possibilités de la sociologie en tant que vocation mondiale, attentive à des questions d'actualité telles que les inégalités, les mouvements sociaux et les dialogues transnationaux. Les articles mettent en évidence les innovations méthodologiques de Michael, son insistance sur une sociologie engagée auprès de la société civile et son influence sur les débats à travers les continents, de l'Europe à l'Amérique du Sud, en passant par l'Asie et l'Afrique. Ensemble, ils illustrent comment les travaux de Michael ont fourni à la fois une boussole et un cadre pour comprendre le monde en ces temps troublés.

Le troisième volet rassemble des réflexions et des témoignages personnels, en mettant davantage l'accent sur la dimension humaine des travaux de Michael. À travers des rencontres, des débats et des expériences de terrain, ces contributions mettent en évidence la chaleur, la capacité d'accompagnement et l'inspiration qui caractérisaient ses relations avec ses étudiants, ses collègues et les activistes. On voit comment son travail a trouvé un écho dans les luttes locales, de l'Afrique du Sud au Bangladesh, et comment il continue à guider les sociologues pour penser de manière critique sur la société et continuer à œuvrer pour une action transformatrice.

Michael Burawoy a inspiré une vision de la sociologie à la fois rigoureuse et engagée dans la transformation sociale. Ce numéro spécial rend hommage à sa vie et à son œuvre extraordinaires, réaffirmant notre engagement collectif en faveur d'une sociologie publique et globale – une sociologie qui non seulement analyse le monde, mais cherche également à le transformer, en semant les graines de nouvelles idées, de nouveaux débats et de nouvelles actions. À une époque où la sociologie et les sociologues sont attaqués, il est plus important que jamais de revendiquer le type de sociologie critique que Michael a si puissamment défendu. C'est pourquoi ce numéro spécial comprend également un « Manifeste pour la sociologie », présenté par l'ISA lors du 5^e Forum de Sociologie de l'ISA à Rabat le 6 juillet 2025.

Nous espérons que les idées, réflexions et recherches présentées ici inspireront des sociologues dans le monde entier à promouvoir une sociologie publique et globale courageuse, critique et transformatrice. ■

Breno Bringel, et **Carolina Vestena** et **Vitória Gonzalez**,
rédacteur en chef et rédactrices adjointes de *Dialogue Global*

> *Dialogue Global* est disponible en plusieurs langues sur [son site web](#).

> Les propositions d'articles sont à adresser à globaldialogue@isa-sociology.org.

> Comité de rédaction

Rédacteur en chef : Breno Bringel.

Rédactrices adjointes : Vitória Gonzalez, Carolina Vestena.

Réviseur : Christopher Evans.

Chefs d'édition : Lola Busuttil, August Bagà.

Consultants : Brigitte Aulenbacher, Klaus Dörre.

Équipes régionales

Monde arabe : (*Liban*) Sari Hanafi, (*Tunisie*) Fatima Radhouani, Safouane Trabelsi, Siwar Harrabi.

Argentine : Magdalena Lemus, Juan Parcio, Dante Marchissio.

Bangladesh : Habibul Haque Khondker, Khairul Chowdhury, Bijoy Krishna Banik, Shaikh Mohammad Kais, Md. Abdur Rashid, Mohammed Jahirul Islam, Helal Uddin, Masudur Rahman, Rasel Hussain, Yasmin Sultana, Md. Shahidul Islam, Farheen Akter Bhuian, Sadia Binta Zaman, Md. Nasim Uddin, Ekramul Kabir Rana, Alamgir Kabir, Taslima Nasrin, Suraiya Akter, Ayesha Siddique Humaira, Nusantara Audri, S. Md. Shahin.

Brésil : Fabrício Maciel, Andreza Galli, José Guirado Neto, Jéssica Mazzini Mendes, Carine Passos.

France/Espagne : Lola Busuttil.

Inde : Rashmi Jain, Manish Yadav.

Indonésie : Hari Nugroho, Fina Itriati, Indera Ratna Irawati Pattinasarany, Nurul Aini, Lucia Ratih Kusumadewi, Rusfadia Saktiyanti Jahya, Ario Seto, Aditya Perdana Setiadi, Dominggus Elcid Li, Benedictus Hari Juliawan, Mohamad Shohibuddin, Gregorius Ragil Wibawanto, Hartmantyo Pradigto Utomo.

Iran : Reyhaneh Javadi, Niayesh Dolati, Elham Shushtarizade, Ali Ragheb.

Pologne : Aleksandra Biernacka, Joanna Bednarek, Sebastian Sosnowski.

Russie : Elena Zdravomyslova, Daria Kholodova.

Taïwan : WanJu Lee, Yun-Hsuan Chou, Zhi Hao Kerk, Mark Yi-Wei Lai, Yun-Jou Lin, Tao-Yung Lu, Chien-Ying Chien, Yu-wen Liao, Ni Lee.

Turquie : Gül Çorbacıoğlu.

“une sociologie de, dans et pour la société, associant des perspectives globales et locales”

La section « Michael et les deux Karl », préparée par Klaus Dörre et Brigitte Aulenbacher, explore **le marxisme sociologique** de Michael.



La deuxième section porte sur les travaux précurseurs de Michael dans le domaine de la **sociologie publique et globale**.



La dernière section, qui rassemble des réflexions et **témoignages personnels**, s'intéresse plus particulièrement à la dimension humaine des travaux de Michael.

Crédit pour la page de couverture : Michael Burawoy à l'Université européenne de St. Pétersbourg, 2015. Photo de Tatyana Lytkina.



Dialogue Global est rendu possible grâce au généreux concours des **Éditions SAGE**.

Édition française : ISSN 2519-8696

> Dans ce numéro

Éditorial : Numéro spécial à la mémoire de Michael Burawoy 2

> MICHAEL ET LES DEUX “KARL”

Marxisme sociologique : Ce qui reste à faire

Klaus Dörre, Allemagne 5

Résister à l'exploitation et au fondamentalisme de marché

Brigitte Aulenbacher, Roland Atzmüller, Fabienne Décieux, Raphael Deindl, Karin Fischer et Johanna Grubner, Autriche 7

Pour Michael Burawoy, en témoignage de ma reconnaissance

Nancy Fraser, États-Unis 9

La sociologie publique de Michael et l'économie de l'attention

Ngai-Ling Sum et Bob Jessop, Royaume-Uni 12

Michael Burawoy en toute liberté

Heidi Gottfried, États-Unis 14

L'arbre du marxisme sociologique de Michael Burawoy

Michelle Williams, Afrique du Sud 16

> MICHAEL ET LA SOCIOLOGIE PUBLIQUE ET GLOBALE

Michael Burawoy, une boussole pour la sociologie et son rôle dans la société

Geoffrey Pleyers, Belgique 19

Michael Burawoy : la vocation de la sociologie

Nazanin Shahrokni, Iran/Canada 21

Michael Burawoy, entre marxisme résilient et sociologie publique

Ruy Braga, Brésil 24

L'art de faire de la sociologie publique globale : Dialogues avec la Russie

Pavel Krotov, États-Unis, Tatyana Lytkina et Svetlana Yaroshenko, Russie 27

Michael Burawoy : Sociologie publique et optimisme de la volonté

Fareen Parvez, États-Unis 30

Le procès de travail comme production d'hégémonie : la contribution de Burawoy

Aylin Topal, Turquie 34

> TÉMOIGNAGES

Rencontres et débats avec Michael Burawoy

Ari Sitas, Afrique du Sud 39

Michael Burawoy : un phare pour nous tous

Shaikh Mohammad Kais, Bangladesh 41

Un regard marxiste sur le secteur des taxis-minibus en Afrique du Sud

Siyabulela Fobosi, Afrique du Sud 43

Le tableau périodique d'une utopie réalisable

David Goldblatt, Royaume-Uni 44

> RUBRIQUE OUVERTE

Manifeste pour la sociologie en une époque polarisée

Association internationale de Sociologie (ISA) 46

“La sociologie publique sans Burawoy est comme un oiseau sans ailes.
Mais heureusement, il a enseigné à ‘voler’
à de nombreux jeunes sociologues”

Labinot Kunushevci (Kosovo)

> Marxisme sociologique :

Ce qui reste à faire

Klaus Dörre, professeur émérite, Université d'Iéna (Allemagne)

Karl Marx et Karl Polanyi sont les principales sources d'inspiration du marxisme sociologique développé par Michael Burawoy et son ami Erik Olin Wright.

> Le marxisme : les racines, le tronc, les branches

Burawoy conçoit le marxisme comme une tradition vivante, ancrée dans le matérialisme historique, l'humanisme et la conception particulière de la théorie et de la pratique du jeune Marx. De ces racines est né le « tronc » principal du marxisme – la critique de l'économie politique élaborée dans *Le Capital* – à partir duquel, à leur tour, ont poussé de nombreuses branches : le marxisme allemand d'avant la Première Guerre mondiale ; le marxisme soviétique, qui s'est figé en dogme ; et, en réaction à ceux-ci, le marxisme occidental et le marxisme du tiers-monde. Certaines branches dépérissent, d'autres prospèrent ; chacune correspond aux trois vagues de marchandisation (la première au XIX^e siècle, la deuxième à partir de 1918 et la troisième à partir des années 1970) que Burawoy décrit dans son analyse critique de Polanyi. Une lecture conjointe de Polanyi et de Marx est indispensable pour comprendre comment le marxisme sociologique interprète cette troisième vague.

> Le marxisme après Polanyi

Burawoy rompt avec l'idée marxiste traditionnelle selon laquelle l'opposition au capitalisme serait à chercher dans la sphère de la production. Il estime en effet que c'est précisément dans cette sphère que se produit le consentement au capitalisme. Étant donné la disponibilité d'une population mondiale « excédentaire » en travailleurs, l'emploi semi-protégé n'apparaît pas aux yeux de ceux-ci comme de l'exploitation, mais comme un privilège convoité. Subjectivement, ce n'est pas l'exploitation – qui reste indispensable à l'accumulation du capital – mais plutôt l'expérience du marché comme « fabrique du diable » (Polanyi) qui façonne la multiplicité des existences humaines.

> Le marxisme sociologique

À ce réexamen du marxisme traditionnel, Burawoy ajoute d'autres idées clés pour un marxisme sociologique. Premièrement, la marchandisation de la nature doit être considérée comme la caractéristique qui définit la troisième vague de marchandisation. Burawoy appelle donc à restreindre les marchés et à socialiser les moyens de production, ce qui pourrait se traduire par une extension mais aussi une restriction des libertés fondamentales. Deuxièmement, la troisième vague du marxisme se concentrera sur la société civile démocratique, au-delà du marché et de l'État. Les marchés et les États ne disparaîtront pas, mais ils devront être placés sous le contrôle des sociétés civiles démocratiques. Troisièmement, la société civile est envisagée comme étant à la fois mondiale et nationale, car une société civile qui défend l'humanité contre les catastrophes écologiques qui la menacent doit, à terme, avoir une dimension mondiale. Quatrièmement, ce marxisme peut s'appuyer sur les vastes connaissances sociologiques contenues dans des ouvrages reconnus de critique du marché. Cinquièmement, Burawoy entretient l'idée d'une société socialiste en cherchant des leviers pour une transformation moléculaire par la société civile, c'est-à-dire l'espoir d'utopies réelles. Sixièmement, au fur et à mesure qu'il découvre des formes embryonnaires d'alternatives réelles dans le monde entier, il fait du marxisme sociologique un marxisme mondial. Septièmement, ce marxisme mondial évite au plan méthodologique certitudes théoriques et impératifs pratiques, afin de tester de nouveaux équilibres entre théorie et pratique.

> Le libéralisme autoritaire

Avec son idée d'un socialisme fondé sur la sociologie, Burawoy nous a laissé un héritage que nous devons reprendre si nous voulons faire progresser la possibilité d'un avenir qui vaille la peine d'être vécu. Trois tâches me semblent essentielles à cet égard. La première consiste à analyser les nouvelles bifurcations sociales qui émergent

>>

“le libéralisme autoritaire ne peut être vaincu que si des alternatives crédibles émergent au sein du système politique”

en réponse à la marchandisation de la nature et du savoir, ainsi que le *Landnahme* de la main-d'œuvre et de l'argent, régi par la finance.

La troisième vague de marchandisation touche à sa fin, alors que l'on assiste de plus en plus à l'apparition de mouvements d'opposition à l'expansion du marché dans les États et les gouvernements autoritaires. Parallèlement, la société civile démocratique, tout aussi diverse et indépendante soit-elle, se trouve de plus en plus menacée. Nous assistons actuellement à l'apparition d'une quatrième vague qui, selon Hermann Heller, théoricien marxiste de la deuxième vague, peut être qualifiée de « libéralisme autoritaire ». Ce terme désigne un État autoritaire qui renonce complètement à son autorité en matière économique et ne reconnaît que la liberté du marché. Aujourd'hui, c'est précisément à ce type de réaction à une transformation socio-écologique conflictuelle que nous semblons assister : l'économie est libérée des contraintes bureaucratiques, tandis que la protection du climat, si tant est qu'elle continue à être défendue, est laissée aux forces du marché et à l'innovation technologique. Les politiques commerciales néo-mercantilistes sont en train de marquer la fin de l'ère de la mondialisation axée sur le marché, les accords entre élites de se substituer à la diplomatie transnationale, la domination oligarchique de ronger la démocratie de l'intérieur, et une guerre culturelle fondamentaliste de liquider les droits humains fondamentaux. Les privilèges de classe sont en train de se renforcer, le sexisme et le racisme deviennent une idéologie officielle, et les universités, auxquelles Burawoy attribuait un rôle central dans la lutte contre la marchandisation, se voient soumises à la tyrannie de l'État. Cette nouvelle vague de commercialisation est centrée sur les relations sociales. Comme il n'y aurait plus assez pour tout le monde, seuls les habitants les plus productifs de la planète auraient le droit à la vie, et ce dans des zones de prospérité isolées, par tous les moyens disponibles, du reste du monde exposé aux catastrophes.

> Le retour de la question des classes sociales

Dans un monde marqué par les guerres et les catastrophes, une autre des tâches essentielles que Burawoy nous a laissées découle de l'idée que rechercher des alternatives au sein des niches de l'ancien système ne suffit pas. Si ces efforts pour construire le socialisme

depuis la base restent importants, il est également clair que le « libéralisme autoritaire » des nouveaux oligarques ne peut être vaincu que si des alternatives crédibles, capables de rallier une majorité, émergent au sein de l'ensemble du système politique. Ce serait donc une erreur d'abandonner la lutte pour le pouvoir étatique. Afin de contrecarrer la destruction continue de la raison, l'exploitation et la domination qui se cachent derrière la logique du marché doivent à nouveau être soumises au contrôle du public. Les réflexions d'Erik Olin Wright sur une théorie intégrative des classes qui relie Marx non seulement à Polanyi, mais aussi à Weber et Bourdieu, et surtout aux voix intellectuelles du marxisme « noir » et féministe, me semblent essentielles à cette entreprise.

> Le marxisme mondial

Quelle que soit l'opinion que l'on puisse avoir sur ces propositions, faire progresser un marxisme sociologique qui se perçoit comme mondial reste une aspiration qui n'a pas encore été réalisée et constitue, selon moi, la troisième tâche essentielle de l'héritage de Burawoy. Avec la mort brutale de Michael, nous assistons à la disparition progressive de toute une génération de sociologues marqués au plan intellectuel aussi bien que politique par les mouvements de 68 et post-68. Bien sûr, de nouvelles générations se font jour, et les sociologues de ma génération se doivent de soutenir et d'encourager tous ceux qui partent de l'idée de marxisme sociologique de Michael comme base de leur réflexion. Nous pouvons soutenir la jeune génération en l'écoutant tout en critiquant les nouveaux comités centraux amateurs de vérités éternelles ainsi que l'idée d'un « supermarché » marxiste où les idées sont retenues et sélectionnées en fonction de l'air du temps, sans tenir compte des revendications sociales quotidiennes des opprimés. En bref, nous devons rechercher de toute urgence des plateformes et des formats qui permettent un échange qui concrétiserait ce que Michael imaginait comme une idée performative : un marxisme mondial qui indique la voie à suivre pour venir à bout du capitalisme, de ses guerres et de ses catastrophes. ■

Toute correspondance est à adresser à Klaus Dörre <klaus.doerre@uni-jena.de>

Les personnes intéressées par ces réflexions peuvent également consulter les résultats du projet *Émancipation par le socialisme*, mené par l'auteur en collaboration avec des étudiants et de jeunes sociologues, sur <https://emasoc.de/sozialismus-von-unten-emanzipatorische-ansatze/>

> Résister à l'exploitation et au fondamentalisme de marché

Brigitte Aulenbacher, Roland Atzmüller, Fabienne Décieux, Raphael Deindl, Karin Fischer et Johanna Grubner, Université Johannes Kepler de Linz (Autriche)

La sociologie de Michael Burawoy est marxienne, polanyienne et bien d'autres choses encore. Cet article revient sur ses travaux les plus marquants, dont l'aboutissement aura été son analyse du capitalisme de marché au XXI^e siècle.

> Michael et Karl Marx

L'envergure et la continuité de l'œuvre de Michael ne sont pas faciles à résumer en quelques mots, au point qu'on pourrait se perdre dans un enchevêtrement de trajectoires fascinantes. Dès lors, il n'est pas étonnant qu'il ait qualifié son engagement de longue date dans le développement des procès de travail d'« [odyssée d'un ethnographe marxiste](#) », ou qu'il ait considéré son rôle dans la rénovation du marxisme – d'un marxisme sociologique – comme celui d'un « interprète voyageur ».

L'approche théorique de Michael intègre une compréhension globale des débats au sein du marxisme aussi bien que de la sociologie (classique). Ses travaux sur les procès de travail abordent, entre autres, les hypothèses marxistes sur la propension du capitalisme aux crises, l'importance des luttes de classes, l'établissement de l'hégémonie de la classe dirigeante dans l'usine et via l'usine, et les conditions d'une transformation révolutionnaire. Cependant, dès le départ, son utilisation de la tradition théorique marxiste a été déterminée par une approche critique de certains des postulats généraux du marxisme. Ses analyses des procès de travail ont mis en évidence les modalités nécessairement variables à travers lesquelles les caractéristiques structurelles du mode de production se concrétisent. Cette intuition excluait toute application dogmatique des concepts théoriques, que ce soit dans le domaine scientifique ou dans la pratique politique. Sa perspective à long terme exigeait que nous nous confrontions à la dynamique transformatrice du capitalisme.

> Complémenter Karl Marx avec Karl Polanyi

La transformation fondamentale du capitalisme depuis les années 1970, que Michael a qualifiée de « [troisième](#)

[vague de marchandisation](#) », ainsi que la fin du « socialisme réel » l'ont amené à se concentrer davantage sur la relation entre la société et le marché. Ce changement d'optique est à la base de sa conceptualisation du marxisme sociologique, pour laquelle il s'inspire de penseurs aussi variés que Gramsci et Polanyi. Le marxisme sociologique tel que le conçoit Michael est transnational, cherche à intégrer les expériences de la décolonisation et du postcolonialisme, tient compte de la fragmentation patriarcale des sociétés et reconnaît la diversité des luttes sociales et des formes potentielles d'une société post-capitaliste.

L'ambition de Michael de repenser l'héritage marxiste « pour notre époque » reposait également sur la reconnaissance qu'il fallait renoncer à ses certitudes théoriques et instaurer à leur place un dialogue à égalité entre la théorie sociale critique et la science, d'une part, et la pratique sociale transformatrice, d'autre part.

En particulier, depuis la crise financière de 2008, Michael s'est de plus en plus inspiré de l'œuvre phare de Karl Polanyi, [La Grande Transformation](#). Dans son allocution présidentielle intitulée « [Facing an unequal world](#) » prononcée lors du XVIII^e Congrès mondial de Sociologie de l'ISA au Japon, il livrait sa lecture de Polanyi pour le temps présent ainsi que les résultats des controverses et des débats concernant la sociologie publique, c'est-à-dire la mission de la sociologie dans les périodes de profonde crise. La réflexion sur la sociologie est devenue un élément clé de son analyse polanyienne du fondamentalisme de marché contemporain, et vice-versa, l'une comme l'autre conduisant à ce qu'il a appelé une « *sociologie globale polanyienne* » : une sociologie *de, dans et pour* la société, fortement liée à la société civile et associant des perspectives globales et locales.

> Le fondamentalisme de marché comme « expérience vécue »

Inspiré par ses observations sur les changements transformateurs dans de nombreux pays, Michael a interprété

>>

“une sociologie de, dans et pour la société, associant des perspectives globales et locales”

té de manière très originale la « grande transformation » de Polanyi, en combinant remarquablement une réflexion historique et sociologique sur les « mouvements » et les « contre-mouvements » des siècles passés et du siècle présent. L'un des aspects les plus importants de la théorie polanyienne du fondamentalisme de marché développée par Michael est l'analyse combinée des trois vagues de marchandisation aux niveaux macro et méso et de la marchandisation en tant qu'« expérience vécue » par les individus dans leur vie quotidienne. D'un point de vue historique, il a montré que la marchandisation propre au fondamentalisme de marché des « marchandises fictives » de Polanyi – la terre et la nature, le travail et l'argent, auxquels il a ajouté la connaissance – a entraîné des « contre-mouvements » sous la forme de luttes pour les droits du travail, les droits sociaux et les droits humains, qu'il s'agisse de luttes de classe ou de revendications en faveur d'une protection juridique et de cadres réglementaires.

Son analyse des « contre-mouvements » contemporains nous permet fondamentalement de comprendre que l'expérience vécue au quotidien suscite différentes formes de contestation sociale. À l'ère du fondamentalisme de marché, non seulement la marchandisation, mais aussi les processus de *dé-marchandisation*, d'*ex-marchandisation* et de *re-marchandisation* peuvent être à l'origine de problèmes cruciaux, en particulier pour ceux qui sont exclus des échanges commerciaux en raison du chômage ou qui sont confrontés à des problèmes écologiques non rentables et donc négligés. Loin d'idéaliser la société civile – en particulier dans un contexte de montée du populisme de droite –, la latitude des mouvements sociaux et syndicaux au début du XXI^e siècle représente pour Michael tout un éventail de « contre-mouvements » polanyiens qui sont au cœur du changement en profondeur actuel du capitalisme.

> La sociologie des mouvements sociaux et pour les mouvements sociaux de Michael

Dans le prolongement de l'analyse de Polanyi, Michael estimait que la marchandisation est l'expérience qui définit notre époque. L'exploitation, bien que fondamentale dans toute critique du capitalisme, n'est souvent pas perçue de manière consciente comme telle – une idée que Michael avait déjà développée dans [Produire le consentement](#).

Dans sa « théorie générale », les trois vagues de marchandisation ne sont pas considérées isolément, mais comprises comme étant liées entre elles par une dynamique dialectique – voire régressive.

Michael estimait que la marchandisation de la nature était appelée à jouer un rôle prépondérant dans la phase actuelle. Il insistait sur le fait que, pour être efficace, un contre-mouvement doit se produire à l'échelle mondiale, car c'est seulement à cette échelle que la destruction de la nature et les machinations mondiales du capital financier peuvent être combattues de manière significative. Mais pour cela, un tel contre-mouvement doit s'affranchir de frontières géopolitiques solidement établies, des contraintes nationales et de la logique court-termiste induite par la marchandisation.

Contre un optimisme naïf, Michael prônait un pessimisme sans compromis. Il s'inspirait à la fois de Polanyi et de Marx, combinant les concepts de Polanyi sur les marchandises fictives et les contre-mouvements avec une analyse marxienne de la dynamique du capitalisme. Ce n'est qu'en examinant attentivement les forces matérielles qui sous-tendent la marchandisation que l'on peut commencer à évaluer si les mouvements sociaux contemporains contribuent à intensifier cette tendance, intentionnellement ou non, ou à l'inverser.

> Michael va nous manquer

Pour nous qui sommes familiarisés avec sa sociologie depuis des années, nous pouvons nous réjouir d'une longue et riche collaboration avec Michael. Nous lui sommes reconnaissants pour les nombreuses occasions qui nous ont été données de le rencontrer, de bénéficier de ses apports, d'échanger des idées et de collaborer avec lui, ainsi que pour sa générosité intellectuelle, son engagement académique et son sens de l'humour si stimulant. Michael, qui a été professeur invité dans notre université, a inspiré la création de la Société internationale Karl Polanyi en Autriche. En tant que fondateur de *Dialogue Global*, il nous a invités à contribuer à ce formidable magazine. Il y aurait tant d'autres choses à dire. Avec lui, c'est un penseur exceptionnel de notre époque qui nous a quittés. Il va nous manquer. ■

Toute correspondance est à adresser à Brigitte Aulenbacher
<brigitte.aulenbacher@jku.at>

> Pour Michael Burawoy,

en témoignage de ma reconnaissance

Nancy Fraser, New School of Social Research (États-Unis)

La nouvelle du décès si tragique et absurde de Michael Burawoy a été pour nous tous un choc. Pour moi, cette nouvelle a également éveillé des regrets pour les occasions manquées. J'admirais depuis longtemps sa brillante intelligence, son engagement politique et sa chaleur humaine, mais j'avais laissé passer l'occasion de cultiver une relation plus suivie avec lui. Nous n'avons en fait eu que des contacts sporadiques : d'abord à l'Université Northwestern, au milieu des années 1990, alors qu'il y était professeur invité et que je m'apprêtais à partir pour la New School ; et plus tard à l'occasion d'une série de conférences et de colloques, où nous avons traité de Marx et Polanyi, et de Gramsci et Du Bois pour chercher à préciser les possibilités d'une transformation démocratique et socialiste. Chacune de ces rencontres était fructueuse en soi, mais aussi riche en possibilités futures. À Northwestern, Michael est intervenu pour me soutenir dans un moment difficile, dans ce qui ne peut être décrit autrement que comme un acte de générosité désintéressée spontanée. Dans les conférences auxquelles nous avons assisté, il m'a entraînée dans de brillants débats passionnés, qui m'ont poussée à réfléchir de manière plus approfondie et plus critique. Ce n'est que maintenant que, confrontée à sa perte, je réalise à quel point il a compté pour moi. Et ce n'est que maintenant que je mesure tout ce que j'ai manqué en n'ayant pas poursuivi un dialogue plus soutenu avec lui.

> Une inspiration partagée

Les sujets de discussion ne manquaient certainement pas, étant donné tout ce que Michael et moi avons en commun. Certes, il était un sociologue originaire du Royaume-Uni qui avait étudié les régimes de travail sur trois continents, et je suis une philosophe américaine relativement centrée sur les États-Unis. Mais l'un comme l'autre, nous étions des représentants de la génération du baby-boom et de la nouvelle gauche, qui avons chacun trouvé notre voix à une époque exceptionnelle de soulèvement émancipateur à travers le monde. À partir de cette expérience, nous nous sommes tous les deux engagés pour développer un marxisme pour l'ère « postcommu-

niste », susceptible de réaliser une synthèse entre les douloureux enseignements tirés des déformations socialistes précédentes et les idées indispensables, mais insuffisamment développées, issues des nouveaux mouvements sociaux. Ce qui me frappe le plus aujourd'hui, cependant, c'est que nous avons tous deux trouvé matière à réflexion chez bon nombre des mêmes penseurs.

Karl Polanyi en est une bonne illustration. Michael et moi avons tous deux perçu en lui un penseur qui complétait et enrichissait Marx. Peu convaincus par ceux qui présentaient « les deux Karl » comme antithétiques, nous avons chacun de notre côté interprété *La Grande Transformation* comme offrant une compréhension transmarxienne approfondie de la crise capitaliste et des luttes sociales.

> De nouvelles façons d'appréhender les luttes dans les sociétés capitalistes

Pour lui comme pour moi, l'explication de Polanyi sur la marchandisation fictive de la terre, du travail et de l'argent a révélé les racines structurelles des crises de l'écologie, de la reproduction sociale et de la finance dans la société capitaliste, malgré la distance qui sépare les deux premières de « l'économie ». C'est un point que Michael a particulièrement brillamment formulé, faisant apparaître un Polanyi non essentialiste et profondément marxien. Pour reprendre les termes de Burawoy, la marchandisation fictive réduit la terre, le travail et l'argent à leur valeur d'échange et détruit ainsi leur valeur d'usage, y compris en tant que conditions de possibilité d'un marché de véritables marchandises.

Pour nous deux également, l'idée polanyienne d'un « double mouvement », opposant les partisans d'une marchandisation accrue à ceux d'une protection sociale contre celle-ci, permettait de comprendre autrement les luttes dans les sociétés capitalistes. Situés loin du lieu de production, ces conflits sont ce que j'ai appelé des *boundary struggles* (des « luttes de délimitation » ou « luttes-frontières ») qui remettent en cause la « grammaire » de la vie et les schémas institutionnels



“les élites libérales n’ont pas la volonté de défendre le système même qui leur a autrefois donné le pouvoir”

de la société, plutôt que la distribution de plus-value. Pour Michael comme pour moi, Polanyi a donc permis de dépasser l'économisme, en multipliant les lieux et les formes d'activisme anticapitaliste au-delà de ceux qui sont au cœur du marxisme classique.

> Des interprétations divergentes : scepticisme contre puissance et potentialités

Il y avait pourtant une différence cruciale entre nous deux. Alors que j'étais profondément sceptique quant à l'invocation de la « société » par Polanyi, que je considérais comme essentialiste et qui me semblait occulter la domination qui n'est pas fondée sur le marché, Michael l'interprétait de manière positive, en tant que « société active ». Née du développement capitaliste et donc historiquement spécifique, la société polanyienne lui apparaissait pleine de dynamisme. Débordante d'énergie militante, elle préfigurait une nouvelle forme de socialisme dans laquelle le marché soi-disant autorégulateur serait subordonné à une société véritablement autorégulatrice. Ce n'est qu'aujourd'hui, après avoir relu son brillant article de 2003, « For a Sociological Marxism », que j'ai pris conscience de la puissance et des potentialités de l'interprétation de Michael.

> Gramsci comme point de convergence

Dans cet article, Michael établissait une convergence entre Polanyi et Gramsci, qui représente un deuxième point de référence majeur que nous partagions. L'Italien postulait lui aussi la centralité de la société dans le capitalisme développé. Contrairement à Polanyi, cependant, Gramsci théorisait la « société civile » de manière dialectique : à la fois comme une arène de la contestation sociale et comme un obstacle à celle-ci. Spécifique aux sociétés capitalistes développées, la société civile est un espace intermédiaire entre l'économie et l'État, un lieu où se côtoient écoles et églises, tribunaux et organismes de protection sociale, universités et centres de recherche, syndicats et associations professionnelles, médias et musées. C'est là que se forment et que circulent l'opinion publique et les interprétations au quotidien, que le sens commun bourgeois devient hégémonique et que le consentement des dominés à la domination de classe est (plus ou moins) obtenu. Mais ce n'est pas tout. La société civile est également un espace de contestation, où le consentement peut s'effriter et où une contre-hégémonie peut en principe se construire. Terrain d'endiguement en

même temps que terrain de contestation, elle est le signe à la fois de l'autonomie relative de la politique par rapport à l'économie et de l'ancrage de la première dans des matrices institutionnelles, des champs de force structurés par les classes et des conjonctures historiques spécifiques. Pour Michael, tout comme pour moi, cette perspective était fondamentale. Nous avons tous deux amplement utilisé toute une série de concepts gramsciens, tels que la société civile, l'État élargi (ou intégral), le bloc historique, la crise de l'autorité, l'inter-règne, la révolution passive, la subalternité, l'hégémonie et la contre-hégémonie, le sens commun et le bon sens, la guerre de position et la guerre de mouvement, le fordisme et « l'américanisme ».

Michael et moi nous sommes d'abord rapprochés lorsque j'ai repris certaines de ces idées dans un premier écrit. Obéissant surtout à mon intuition, j'ai de manière plus ou moins consciente puisé dans les tropes gramsciens pour analyser les « luttes autour des besoins » dans le capitalisme social-démocrate tardif de l'État providence. Ces luttes, qui intervenaient dans le domaine historiquement spécifique du « social » où des questions auparavant « privées » faisaient désormais l'objet de controverses, portaient non seulement sur la satisfaction des besoins, mais aussi sur leur interprétation et les modes de gouvernementalité permettant de les satisfaire et de les maîtriser au sein des organismes publics. Il s'agissait là aussi de luttes de délimitation, mais qui, contrairement à Polanyi, formaient un « triple mouvement » impliquant non pas deux, mais trois groupes antagonistes : les militants radicaux qui insistaient sur le caractère politique public des besoins « incontrôlables » et plaidaient pour leur règlement participatif et démocratique ; les conservateurs qui avaient pour objectif de ramener ces besoins dans les enclaves de la famille et du marché qui avaient auparavant contribué à leur dépolitisation ; et les technocrates libéraux progressistes qui cherchaient à traduire ces besoins en jargon administratif et à y répondre de manière bureaucratique. Michael a compris mieux et plus tôt que moi à quel point cette version des faits devait à Gramsci. L'analyse qu'il en a fait en 2003 m'a incitée à entreprendre une étude systématique des *Cahiers de prison* dans le cadre d'un séminaire pour étudiants. Je lui en serai éternellement reconnaissante.

> Lorsque la domination hégémonique devient imposée plutôt que consensuelle

Michael comprenait également tout ce que Gramsci a à offrir aujourd'hui, dans une conjoncture historique net-

tement plus sombre. À une époque dominée par le trumpisme (et ses nombreux équivalents à travers le monde), il est utile de rappeler la distinction opérée par le grand communiste italien entre le fonctionnement « normal » de la domination hégémonique dans une société démocratique libérale développée et son involution politique pathologique aboutissant au fascisme. L'analyse que fait Michael de Gramsci est à cet égard exemplaire. En décrivant le concept de domination hégémonique de ce dernier comme un amalgame équilibré de consentement et de force, il nous rappelle que, pour Gramsci, l'État capitaliste dans sa forme non pathologique n'est qu'une « tranchée avancée, derrière laquelle se [trouve la] chaîne robuste de forteresses et de casemates » qu'est la société civile. Dans la mesure où ce « système » promulgue le consentement à la domination de classe, il réduit à la fois le besoin et la visibilité de la force directe.

Aujourd'hui, bien entendu, ces forteresses et ces casemates sont attaquées – et pas par la gauche. Du moins aux États-Unis, où l'État du « Make America Great Again » (MAGA) est en train d'annexer de manière systématique toutes les institutions les plus importantes de la société civile démocratique libérale : mise en pièces de l'autonomie des institutions éducatives, scientifiques et culturelles, des médias indépendants de l'État et des organismes publics indépendants du gouvernement, des entreprises privées, des ONG et des organisations professionnelles. En détruisant ainsi les canaux « normaux » par lesquels la société bourgeoise produit le consentement, l'État MAGA fait pencher la balance hégémonique en faveur de la force. La visibilité de cette dernière est désormais omniprésente, à la fois sous la forme d'une réalité brutale et d'une menace imminente. Les activités de la police sont militarisées, les manifestations sont réprimées et les migrants sont arrêtés dans la rue par des hommes masqués puis expulsés sans autre forme de procès. La peur s'installe sur le territoire. Si tout cela ressemble fort à un fascisme naissant, c'est un fascisme d'un nouveau genre qui semble s'annoncer, un fascisme qui agite le spectre, non pas d'un véritable mou-

vement socialiste, mais d'une « gauche woke » alliée aux néolibéraux et comptant peu de soutiens parmi la classe laborieuse.

> Comment se défendre contre le (proto-)fascisme : la mobilisation des idées de Burawoy

Dans cette hypothèse, où pourrait se concentrer une opposition efficace ? Certainement pas parmi les élites libérales. Loin de mettre en place une autodéfense militante coordonnée de la société civile, les figures de proue de cette couche sociale ont abandonné toute idée d'action collective et se sont empressées de négocier des accords privés. De toute évidence, elles n'ont pas la volonté de défendre le système même qui leur a autrefois donné du pouvoir. Si une opposition efficace voit le jour, elle viendra d'ailleurs.

Une telle opposition pourrait-elle venir d'en bas ? Pourrait-il émerger un bloc historique mené par les subalternes qui soit capable d'organiser une opposition crédible au (proto-)fascisme ? On peut supposer que l'objectif principal d'un tel bloc ne serait pas de rétablir l'équilibre « non pathologique » entre force et consentement qui « normalement » consolide l'autorité bourgeoise pour soutenir la domination de la classe capitaliste. Il s'agirait plutôt de venir à bout de cette autorité et de cette domination. Mais pour qu'un tel bloc soit viable, il faudrait que des masses suffisantes de sujets subalternes franchissent les fossés de méconnaissance toxique qui les divisent actuellement, notamment les fossés raciaux. Un tel processus est-il encore concevable ?

Michael aurait beaucoup à dire sur ce sujet. Ne plus pouvoir entendre sa voix est une perte terrible pour la gauche. Mais heureusement, il nous a laissé une mine de réflexions rigoureuses et imaginatives sur lesquelles nous pouvons nous appuyer. C'est en mobilisant ses idées pour clarifier les perspectives actuelles d'émancipation que nous pouvons le mieux honorer ce penseur si brillant et plein d'humanité. ■

Toute correspondance est à adresser à Nancy Fraser <frasem@newschool.edu>

> La sociologie publique de Michael et l'économie de l'attention

Ngai-Ling Sum and Bob Jessop, Université de Lancaster (Royaume-Uni)



The Great Transformation de Karl Polanyi (Beacon Press, édition de 2025) et Envisioning Real Utopias d'Erik Olin Wright (Verso Books, 2010).

Dans cet article, nous rendons hommage au concept novateur et influent de « sociologie publique » élaboré par Michael et examinons comment il pourrait s'appliquer à l'économie de l'attention et à l'ère de la post-vérité de Trump. Sur le plan théorique, Michael faisait la distinction entre Marx et Polanyi, dont il a tenté de synthétiser et d'étendre les travaux (en particulier sur les trois vagues de marchandisation) pour mieux analyser le capitalisme, la marchandisation, l'exploitation et les inégalités.

> Michael, Marx et Polanyi

Pour Michael, Marx était un théoricien de l'exploitation capitaliste dans la production, surtout intéressé par la première vague de marchandisation, tandis que Polanyi était un théoricien de la marchandisation dans les relations de marché, dont l'intérêt portait sur les première et deuxième vagues de marchandisation. Polanyi notait comment la marchandisation de marchandises fictives (force de travail, argent et terre), qui ne sont pas directement produites pour être vendues bien qu'elles aient toutes un prix, a conduit à l'échec des marchés autorégulateurs et incité la société à les réguler afin de préserver la valeur d'usage de ces biens. Michael a prolongé l'analyse de Polanyi pour inclure une troisième vague de marchandisation amorcée par le néolibéralisme dans les années 1980. Cette troisième vague, qui est celle de la

marchandisation de la nature, a conduit à la dégradation de notre environnement. C'est également la vague de marchandisation de la connaissance, à travers les droits de propriété intellectuelle et le système universitaire.

Cette synthèse entre Marx et Polanyi s'est poursuivie en 2022 lorsque Michael s'est inspiré des recherches théoriques et empiriques d'E.O. Wright sur les « utopies réelles ». Celles-ci n'abolissent pas les marchés ni les États, mais les soumettent à l'auto-organisation collective de la société. Elles ramènent la société au socialisme et montrent comment, en tant que contre-mouvements, elles sont unifiées par leur résistance à divers modes de marchandisation – à l'instar de Wikipédia, qui s'oppose à la marchandisation de la connaissance. Le marxisme sociologique de Michael considérait la sociologie publique comme bien placée pour étudier la marchandisation fictive et la manière dont la société y réagit.

> L'économie de l'attention et l'ère de la post-vérité de Trump

Dans ce qui restera sa dernière interview avant son malheureux décès en 2025, Michael pointait l'importance de l'ère Trump, qui peut être considérée comme la dernière étape de la troisième vague de marchandisation, avec notamment la marchandisation de l'attention. Les connaissances basées sur des données comportementales sont

désormais produites à partir des utilisateurs des réseaux sociaux via une « gamification » ludique (à travers notamment des quiz, des partenariats avec des influenceurs, des monnaies virtuelles, des systèmes de points exclusifs, la socialisation en réseau, etc.) et des discours/images hyperboliques. Ces pratiques d'incitation maintiennent les utilisateurs mobilisés et captivés au sein de l'économie de l'attention. D'un point de vue critique, l'attention humaine devient donc une ressource rare qui peut être marchandisée pour en tirer une valeur d'échange. Les entreprises se font concurrence pour attirer, retenir, filtrer et monétiser les données et l'attention. Cette marchandisation qui est à l'œuvre dans l'économie de l'attention s'effectue par l'intermédiaire des géants des réseaux sociaux de la Silicon Valley (comme Zuckerberg avec Meta). Ces acteurs collectent des données sur leurs plateformes, les compilent dans leurs centres de données et détiennent les clés de la conception d'algorithmes et de techniques de gamification/persuasion destinées à maintenir l'attention des utilisateurs sur leurs sites web. Ils fournissent également aux utilisateurs certains produits médiatiques ou socio-économiques (tels que des cadeaux promotionnels numériques, vidéos, fils d'actualité et réseaux) afin de les attirer, d'influencer leurs opinions et, potentiellement, d'influer sur la suite économique et politique des événements.

À cet égard, l'attention des personnes génère une valeur d'échange, car elle est à la fois une ressource et une monnaie. En tant que ressource, elle devient un élément important pour stimuler les ventes et exercer une influence. En tant que monnaie, l'attention cognitive, émotionnelle et affective des utilisateurs peut être échangée contre certains cadeaux et services technologiques (billets pour des événements virtuels, engagement sur les réseaux sociaux, résultats de recherches sur Internet, etc.) et, en retour, cède une partie de la gestion de cette attention (par exemple, l'exposition à des publicités et à des tweets politiques express) aux influenceurs et aux marchands d'attention. Ces derniers tirent de la valeur d'échange en revendant cette gestion de l'attention aux annonceurs, qui paient en fonction de l'attention obtenue (mesurée notamment en fonction de la durée et de l'intensité du visionnage des publicités par les utilisateurs). De même, les influenceurs captent l'attention des clients avec des messages et des tweets sur Instagram, TikTok et X, et cherchent à monétiser leur influence économique et politique.

L'économie de l'attention est également en train de transformer la politique et la société. Parfaite illustration de la célébrité de l'ère la post-vérité sans cesse en quête d'attention, Trump a créé sa propre marque, qu'il utilise désormais en politique. Il attire l'attention à travers des médias sociaux (comme Fox News, X et Truth Social) qui lui servent de filtres algorithmiques et de caisses de résonance pour mettre en relation des individus ou des groupes partageant les mêmes opinions politiques. Cela lui permet

de caricaturer ses adversaires et de déployer des slogans et phrases-chocs qui attisent les foules (comme « Make America Great Again ») et font rapidement appel aux émotions (notamment les espoirs, les peurs et les angoisses) de sa base sociale populiste. Les autres acteurs politiques se voient obligés de réagir à ses mêmes basiques et à son style théâtral, ce qui lui permet d'imprimer sa marque sur les espaces discursifs, émotionnels et politiques. Ce remodelage de la communication politique à l'ère de l'attention agit sur les cognitions (et les émotions) individuelles et sociales et contribue à polariser la société en fonction de nouveaux paramètres.

> La sociologie publique et la post-disciplinarité de Michael

En réponse à l'appel de Michael en faveur d'une sociologie publique, cette évolution crée un terrain très fertile pour la mise en œuvre de contre-mouvements à l'échelle mondiale, dans le contexte de la troisième vague de marchandisation de l'économie de l'attention post-vérité. Les utopies réelles constituent ici le lien intermédiaire entre Marx et Polanyi, dans la mesure où elles offrent une résistance populaire qui conteste la marchandisation de l'attention et de la cognition, même si ce n'est pas toujours à l'échelle mondiale. Parmi les exemples d'actions de terrain de ce type, on peut citer « l'activisme de l'attention » des plateformes décentralisées et les « sanctuaires de l'attention » de la détox numérique au niveau local, qui peuvent être reliés à d'autres échelles (trans)nationales. Outre la question de l'échelle, la marchandisation de l'attention recouvre des micro-questions liées aux cognitions, aux sentiments et aux émotions, ainsi que les fondements macro-institutionnels et computationnels de l'attention en tant que ressource, monnaie et capacité de manipulation par le contrôle des informations comportementales.

Ces changements pourraient nous obliger à élargir davantage notre imagination sociologique. Les publics concernés par les contre-mouvements pourraient même devoir envisager la nécessité de remobiliser les sociologies publique, appliquée, critique et savante, ainsi que de combiner des domaines suivant une approche post-disciplinaire de manière à renforcer nos connaissances théoriques et collectives. Cela implique d'aller au-delà de la sociologie et de se concentrer sur les idées et les liens issus de la psychologie critique, des études en pédagogie et éducation, des sciences computationnelles, des études sur les médias, de l'analyse du discours, de l'économie hétérodoxe et de l'économie politique (internationale). L'objectif est de s'attaquer à cette super-vague de marchandisation de l'attention et de la cognition de manière à stimuler la réflexivité épistémologique sur les « utopies réelles » et à favoriser une plus grande performance institutionnelle et agentielle de ces contre-mouvements sur différents sites et à différentes échelles. ■

Toute correspondance est à adresser à :
Ngai-Ling Sum <n.sum@lancaster.ac.uk>
Bob Jessop <b.jessop@lancaster.ac.uk>

> Michael Burawoy en toute liberté

Heidi Gottfried, Wayne State University (États-Unis)

Le cours consacré à l'ethnographie que Michael donnait à l'Université du Wisconsin m'a incitée dans mes propres travaux de recherche initiaux à intégrer le féminisme et les microfondements du marxisme gramscien, dans une étude de la « [flexibilité comme mode de régulation dans le secteur des services intérimaires](#) ». Mais bien au-delà de l'inspiration purement théorique qu'il a pu m'apporter, Michael m'a aussi offert un soutien pratique dans ce qui était ma première incursion ethnographique, lorsqu'il me transmettait les offres d'emploi de l'agence d'intérim. Ainsi, c'est à la fois d'un point de vue personnel et critique que je souhaiterais ici mettre en lumière la filiation de ses travaux sur les relations du travail avec les cahiers de prison d'Antonio Gramsci puis, plus tard, avec Karl Polanyi.

> Le tournant ethnographique

À ce propos, il convient de citer les réflexions que Burawoy a écrites sur Donald Roy, le « sociologue et travailleur acharné », à l'occasion du colloque organisé pour le 20^e anniversaire de *Manufacturing Consent*. Sur un ton quelque peu irrévérencieux, Michael commençait par affirmer qu'il est bon de « ressusciter nos ancêtres, mais [que] les exalter, les mettre sur un piédestal revient à les figer dans le temps et à passer à côté de ce qui fait qu'ils comptent aujourd'hui ». Les derniers mots prémonitoires de cet écrit résument bien Michael, le mentor, l'activiste, le chercheur : « Il a d'abord été un sociologue du travail dans les usines et les idées qu'il en a rapporté lui ont ouvert de nouvelles approches du travail de sociologue. »

L'héritage de Michael ne repose pas uniquement sur ses contributions théoriques. Combinant une étude de cas approfondie de la vie quotidienne issue de l'école de Chicago avec la tradition matérialiste du marxisme occidental, *Manufacturing Consent* [publié en français sous le titre *Produire le consentement*] a anticipé et contribué à lancer le tournant ethnographique du marxisme. Plus tard, dans *Global Ethnography* et *Ethnography Unbound* [non traduits en français], Burawoy et ses collaborateurs ont ancré une ingénieuse pratique de l'ethnographie dans des histoires locales, depuis les bureaux d'aide sociale en Hongrie aux sans-abri des rues de San Francisco, en passant par les développeurs de logiciels en Irlande et les infirmières du Kerala, en Inde, déplacées à Central City, aux États-Unis.

Les sociologues féministes ont utilisé l'approche micropolitique de Burawoy dans des études pionnières sur le travail émotionnel et les masculinités et féminités (re)produites dans les usines, les bureaux et les relations de service.

Ethnography Unbound et *Global Ethnography* représentent tous deux des maillons de la chaîne généalogique née à Chicago et à l'Université de Manchester. *Global Ethnography* réinvente la signification du « terrain » en attirant l'attention sur le paradoxe apparent de l'ethnographie comme discipline globale, alors que la méthodologie ethnographique était au départ destinée à l'étude du local – libérant ainsi l'ethnographie des contraintes d'un temps et d'un lieu uniques. Burawoy emmène ensuite les lecteurs dans un tourbillon de théoriciens, dont Jameson, Castells, Harvey et Giddens, à la recherche d'une théorie adéquate de la globalisation. Ce faisant, il met au jour des thèmes communs, illustrant ainsi la globalisation en termes de re-composition du temps et de l'espace opérée à travers le déplacement, la compression, la distanciation et la dissolution. À partir de ces fragments thématiques, Burawoy élabore une théorie de l'ethnographie globale.

> Marxisme(s) sociologique(s)

La curiosité intellectuelle itinérante de Michael l'a conduit à explorer l'œuvre des grands théoriciens sociaux pour mieux comprendre ce qui a contribué à renouveler le marxisme sociologique de notre époque. « [A Tale of Two Marxisms](#) » reprend les thèmes développés dans la comparaison entre Gramsci et Polanyi. Si ceux-ci convergent dans les réponses qu'ils donnent aux contradictions et aux anomalies qui apparaissent dans certaines conjonctures historiques particulières, une analyse plus approfondie met en évidence les différences d'approche de ces deux sommités, et leurs limites. Burawoy fait appel à Simone de Beauvoir et Nancy Fraser comme figures importantes de ce drame familial, reconnaissant une faille théorique qu'il ne parvient pas complètement à surmonter dans ses propres travaux. Il critique à la fois Gramsci et Polanyi pour leur manque d'attention à l'organisation interne de la famille lorsqu'il s'agit de comprendre les structures politiques des sociétés qu'ils décrivent. Ainsi, l'essai fondateur de Gramsci, « Americanism and Fordism », associait la fonction des familles monogames à la gestion de la production fordiste, tandis que Polanyi considérait la famille comme

>>

“un marxisme sociologique renouvelé pour notre temps”

un rempart possible contre la destructivité du marché et la marchandisation du travail. Mais le féminisme de Michael s'arrête au seuil de la famille, en raison de sa compréhension théorique limitée des structures genrées en relation avec la classe sociale.

> Le pivot féministe

Inspirée par Burawoy, une économie politique féministe plus robuste passe des microfondements aux macrostructures pour théoriser la néolibéralisation du travail de soins à la personne (*care work*). Repenser Polanyi à travers un prisme féministe repose sur l'idée que le travail reproductif est une marchandise fictive et sur le contre-mouvement en réaction à la marchandisation du « *care* ». Dans de nombreux domaines, le travail de « *care* » a été accaparé par les marchés. La marchandisation croissante des relations intimes introduit davantage d'aspects de la vie quotidienne et des relations sociales dans le marché, où ils se retrouvent happés par les circuits du capital. La reproduction capitaliste implique un mélange complexe de travail reproductif rémunéré (marchandisé) et non rémunéré (non marchandisé) pour assurer les processus vitaux. Le travail non rémunéré n'est qu'un élément parmi d'autres de la production domestique, qui repose également sur des biens achetés avec l'argent gagné grâce au travail rémunéré, les deux éléments étant nécessaires à la survie des ménages dans le système capitaliste. Il existe cependant une contradiction entre la tendance du capital à tirer profit des activités reproductives marchandisées et les avantages compensatoires du travail non marchandisé qui garantit les coûts de

reproduction des relations sociales capitalistes patriarcales et racisées. Les différences de classe (qui recoupent celles du genre et celles liées au statut de migrant) sont au cœur de la dynamique du travail domestique non marchandisé et marchandisé. La privatisation et la marchandisation extensives des activités reproductives reposent sur la classe sociale, souvent concomitante avec la race. Les ménages à faibles revenus dépendent d'un travail informel et non marchandisé, tandis que les ménages à revenus plus élevés peuvent se permettre de recourir aux services du marché et bénéficient plus directement des crédits d'impôt et des aides financières, mais cela implique presque toujours un travail fortement marchandisé. Dans cette conjoncture historique, les mouvements contre-hégémoniques contribuent à réinventer l'organisation sociale du « *care* » et du travail reproductif.

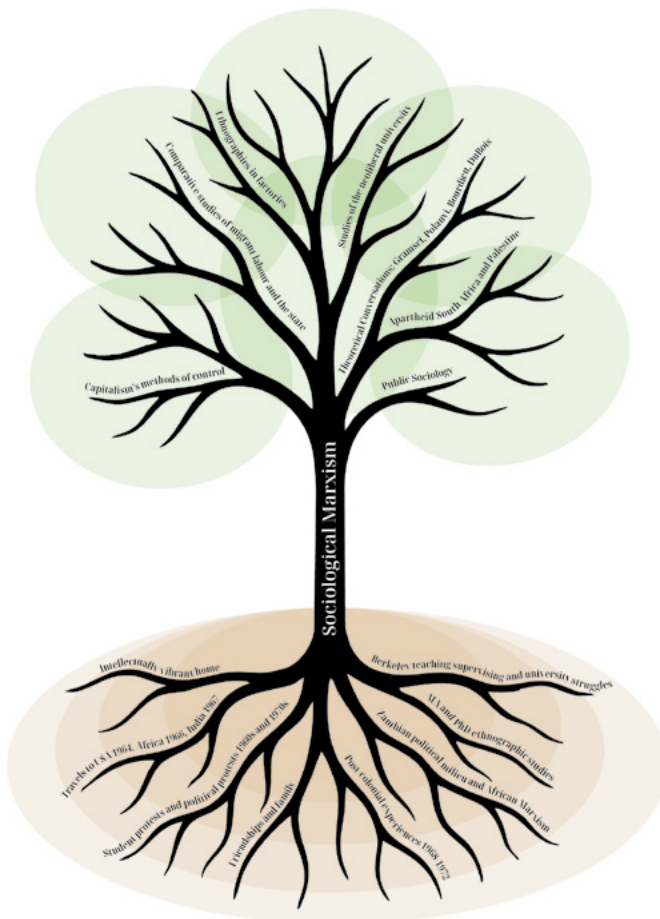
> Un héritage durable

Cette brève biographie intellectuelle s'inscrit dans un contexte politique similaire, hanté par le spectre de l'autoritarisme. Le marxisme scientifique de Burawoy, infléchi par les théories de Gramsci, de Polanyi et des féministes, exige une position critique pour réaliser les « vraies » utopies réelles imaginées par son ami et camarade Erik Olin Wright. D'un bout à l'autre de son parcours, de la « ceinture de cuivre » de Zambie à l'atelier d'usinage de Chicago, en passant par les récents appels lancés aux sociologues pour qu'ils s'expriment sur la Palestine, apparaît la nécessité d'une interprétation historique des liens entre les événements du passé, annonciateurs de futurs possibles. ■

Toute correspondance est à adresser à Heidi Gottfried
<Heidi.gottfried@wayne.edu>

> L'arbre du marxisme sociologique de Michael Burawoy

Michelle Williams, Université du Witwatersrand (Afrique du Sud)



L'arbre du marxisme sociologique de Burawoy.
Crédit : Michelle Williams.

L'esprit infatigable et l'intelligence exceptionnelle de Michael Burawoy nous ont quittés le 3 février 2025. L'acte brutal d'un chauffard qui a pris la fuite à Oakland, en Californie, a mis fin à la vie de ce chercheur légendaire. Michael a été mon directeur de mémoire de maîtrise et de thèse entre 1995 et 2005. Après mon départ de Berkeley pour l'Afrique du Sud, Michael m'a régulièrement rendu visite et, au fil des années, est devenu un ami très proche et est resté un mentor tout au long de ma vie. Il a été l'un de mes critiques les plus virulents et l'un de mes alliés les plus fidèles. J'ai eu beau essayé ici de résumer la contribution de Michael à la sociologie et au marxisme au cours de sa vie si prolifique, j'ai sans doute fait preuve d'impartialité et ce qui suit trahit le point de vue particulier d'une

étudiante et d'une amie qui a tant appris de son mentor. Michael trouvait toujours le moyen d'améliorer tout ce que je lui donnais à lire, et je suis sûre qu'il en aurait été de même pour cet article, même si j'espère qu'il aurait trouvé réjouissant mon « arbre du marxisme sociologique de Burawoy ».

> Les racines de l'arbre

Michael Burawoy était un universitaire hors du commun, qui a consacré toute sa vie à la sociologie et au marxisme. Il a mis son intelligence exceptionnelle au service de ces deux domaines et a trouvé le moyen de les combiner de manière incroyablement productive et innovante. Son engagement dans ces deux domaines trouve en partie son origine dans son histoire personnelle. Il s'est intéressé à la sociologie et au marxisme à la suite d'expériences vécues qui ont profondément marqué son sens de la justice et sa fascination pour le monde social. Ses parents étaient des Juifs russes qui avaient quitté la Russie pour l'Allemagne dans les années 1920, où ils avaient obtenu leur doctorat en chimie, avant de partir pour l'Angleterre dans les années 1930, avec la montée en puissance d'Hitler. La maison de ses parents était un espace intellectuellement dynamique et politiquement engagé. Au cours de l'été 1964, Burawoy a traversé l'Atlantique à bord d'un cargo norvégien et a passé l'été à voyager à travers les États-Unis pour vendre des livres pour un libraire new-yorkais. Le pays connaissait un moment de véritable effervescence sociale, avec le mouvement pour la liberté d'expression, le mouvement des droits civiques, les manifestations contre la guerre du Vietnam et les soulèvements urbains. Pour le jeune homme de 17 ans, ce voyage a été le point de départ d'une imagination sociologique qui allait trouver ses points d'ancrage au cours des années suivantes, lors de ses incursions en Inde dans des trains de troisième classe et de ses voyages en auto-stop à travers l'Afrique.

Après avoir obtenu son diplôme de mathématiques à l'Université de Cambridge, Burawoy a travaillé comme journaliste à Johannesburg, en Afrique du Sud, avant de s'installer, six mois plus tard, en Zambie, pays qui venait d'accéder à l'indépendance et où il a travaillé au service des ressources humaines d'une grande multinationale du secteur des mines de cuivre. À l'instar du bouillonnement social qu'il avait connu pendant l'été 1964 aux États-

Unis, l'Afrique australe vivait alors une période d'effervescence, entre lutte contre l'apartheid et mouvements anticolonialistes. C'est en Zambie que Burawoy découvre le marxisme, la dynamique postcoloniale et les intersections entre classe et race. Son cheminement vers la sociologie et le marxisme se confirme lorsqu'il s'inscrit en master de sociologie à l'Université de Zambie, où les trois membres qui composent le département de sociologie l'initient au marxisme, à l'*extended case method* (méthode de l'étude de cas élargie), à l'ethnographie et aux articulations entre race, caste et classe. Burawoy comprend alors le pouvoir de la sociologie et de la théorie sociale pour appréhender le monde. Son amour pour la sociologie est désormais scellé ! Burawoy considérait que la sociologie associée au marxisme fournissait des outils privilégiés pour comprendre le monde et jeter les bases pour le rendre meilleur. C'est en effet à travers son propre parcours personnel de découverte du monde qu'il a développé sa fidélité inébranlable à la sociologie et au marxisme. En mettant la sociologie en dialogue avec le marxisme, il a trouvé un nouveau terrain d'entente dans le marxisme sociologique – une branche du marxisme non doctrinaire – qui place la société au même niveau que l'État et l'économie. Il n'a jamais dévié de cette ligne de conduite et supportait mal les postures rhétoriques à la mode que l'on trouve souvent dans le milieu universitaire.

Au cours des 50 années qui ont suivi, Burawoy allait devenir l'un des sociologues les plus importants de sa génération. Il était beaucoup de choses à la fois : un enseignant légendaire, un directeur de thèse dévoué, un ami et collègue bienveillant, un marxiste non doctrinaire et un intellectuel hors du commun.

> Le tronc de l'arbre

Sociologue enthousiaste, et même fervent, il était aussi un marxiste brillant, passionné par les questions relatives à des avenir d'émancipation et animé par le désir de les voir se réaliser. Il considérait que le rôle de la sociologie était de rendre visible ce qui ne l'est pas, et celui du marxisme de fournir les outils permettant de comprendre les forces sociales qui sous-tendent cette réalité invisible. Ce qui rendait Burawoy si novateur, c'est qu'il posait des questions courantes sous des formes inhabituelles. Par exemple, alors qu'il travaillait dans les mines de cuivre zambiennes, au lieu de s'intéresser à la manière dont les travailleurs réagissaient à la libération de la domination coloniale, il s'est concentré sur la manière dont la direction réagissait, ce qui l'a amené à découvrir l'évolution ascendante de la barrière raciale (*color bar*) à mesure que les Africains accédaient à des postes de direction. Autre exemple de son approche atypique : dans son ethnographie d'une usine de Chicago, au lieu d'étudier la résistance des travailleurs dans les ateliers, il s'est demandé ce qui les poussait à travailler aussi dur – cherchant par là à mieux comprendre le capitalisme et ses méthodes de contrôle.

Burawoy comprenait que tant que le capitalisme existerait, le marxisme existerait aussi. À l'instar du capitalisme qui a évolué au fil du temps, le marxisme doit lui aussi se reconstruire pour répondre aux problèmes du temps présent. Pour Burawoy, cela s'est traduit particulièrement dans son marxisme sociologique. Dans la lignée de Gramsci et de Polanyi, le marxisme de Burawoy a traité de notions historiquement spécifiques de la société afin de comprendre la longévité du capitalisme mais aussi les espaces d'espoir pour le dépasser. Sa méthode ethnographique a mis en évidence les microfondements du capitalisme, et sa méthode de cas élargie lui a servi à approfondir ces recherches sur les microprocessus à l'aide de la macrosociologie. Il a ainsi apporté au marxisme une spécificité historique qui a contribué à développer une tradition théorique marxiste dynamique et a apporté à la sociologie une méthode anthropologique élaborée en Zambie qui mettait en évidence l'importance des recherches microsociologiques pour la théorie sociale. Pour Burawoy, la compréhension de la « société » et de son rôle dans le capitalisme était la pierre angulaire de la sociologie et du marxisme. Dans son article de 2003 intitulé « Sociological Marxism », il expliquait que la « société » occupe l'espace institutionnel entre l'économie et la société. S'appuyant sur la conception de Gramsci d'une société civile imprégnant l'État et sur celle de Polanyi d'une « société active » imprégnant le marché, il a soutenu que le socialisme exige la subordination du marché et de l'État à la société.

> Les branches de l'arbre

Burawoy a d'abord revisité le marxisme à travers ses travaux sur les régimes de travail et les ethnographies des lieux de travail, puis à travers l'intérêt qu'il a porté plus particulièrement à la société civile et aux mouvements apparus dans le contexte du capitalisme avancé. Ce changement marque une réorientation de la classe ouvrière et du lieu de production vers la société civile comme élément clé pour transcender le capitalisme. La première phase du marxisme sociologique de Burawoy, axée sur les lieux de travail, a également coïncidé avec sa méthode ethnographique de l'étude de cas élargie. En travaillant dans les usines aux côtés d'autres ouvriers, il a pu observer la manière dont le capitalisme « produisait » le consentement des travailleurs tout en s'adaptant en permanence à l'évolution des conditions. À travers une série de comparaisons entre différents lieux de travail (mines de cuivre en Zambie, travailleurs migrants en Californie et en Afrique australe, usines à Chicago et en Hongrie), Burawoy a développé un marxisme « vivant » qui a contribué à mettre en lumière la dynamique en constante évolution du capitalisme à travers des microfondements observés sur le terrain.

Après une série d'études ethnographiques contrariées en Russie à la fin des années 1980 et au début des années 1990, Burawoy a été amené à se pencher sur la dégénérescence du socialisme en capitalisme plutôt que sur l'évolution du capitalisme vers le socialisme. La chute de

l'Union soviétique a marqué un tournant qui l'a conduit à déposer ses outils d'usine et à se détourner des méthodes ethnographiques pour se consacrer à l'étude théorique du marxisme. Il a commencé par mener une réflexion sur le marxisme sociologique et s'est intéressé de très près au projet des « utopies réelles » d'Erik Olin Wright. Il s'est ensuite consacré à mettre en regard le marxisme et une série d'intellectuels : Gramsci, Polanyi, Bourdieu et Du Bois. Dans le contexte de la montée du néolibéralisme et de l'émergence d'une nouvelle génération de mouvements de résistance, Burawoy a reconnu l'importance des luttes au-delà des ateliers de production. Ainsi, ses incursions théoriques ont également marqué un déplacement du centre d'intérêt, qui est passé du lieu de production à la société civile comme lieu important pour l'émergence de nouveaux sujets historiques. L'analyse de Michael Levien dans son article « Michael Burawoy, Sociological Marxist » de 2025 va dans le même sens en montrant que les interventions théoriques de Burawoy l'ont entraîné dans des directions intéressantes pour reconstruire le marxisme. C'est à cette époque qu'il élabore son « arbre du marxisme », dans lequel Marx et Engels figurent le tronc à partir duquel ont poussé un certain nombre de branches : les marxismes allemand, russe et soviétique, occidental et du tiers monde ; Bakounine et le syndicalisme anarchiste ; et la social-démocratie. La métaphore de l'arbre lui sert alors à illustrer l'évolution du marxisme ainsi que la manière dont certaines branches dépérissent tandis que de nouvelles branches se développent.

Alors qu'il atteignait les sommets de la discipline sociologique, d'abord comme directeur du département de sociologie de Berkeley, puis comme président de l'Association américaine de Sociologie et enfin comme président de l'Association internationale de Sociologie, Burawoy s'est également intéressé de plus près à « l'université néolibérale » et à la sociologie en particulier. Là encore, l'influence de l'Afrique du Sud a été déterminante au moment où il développait ses idées sur la sociologie publique. Lors de ses visites régulières en Afrique du Sud dans les années 1990 et 2000, Burawoy a découvert une nouvelle sociologie dynamique et profondément engagée dans la société qui l'entourait. La juxtaposition avec la sociologie des pays du Nord l'a conduit à élaborer une représentation schématique de quatre types de sociologie : publique, critique, savante et appliquée. Pour Burawoy, c'est la sociologie publique qui était la plus importante pour la transformation sociale. Il la considérait comme un bastion essentiel pour engager la société civile dans la lutte contre la progression du néolibéralisme (ce qu'il désignait comme la troisième vague de marchandisation) et reconnaître l'importance de l'État-nation. Il appelait

également à développer une « sociologie globale » qui soit ancrée localement en même temps qu'elle fait apparaître sa dimension globale.

> L'arbre du marxisme sociologique de Burawoy

On pourrait sans doute mieux décrire l'extraordinaire parcours intellectuel de Burawoy à travers un arbre représentant son marxisme sociologique. À l'instar de son arbre du marxisme, Burawoy a développé ses racines sociologiques et marxistes à partir d'un ensemble de travaux considérable traversé par le marxisme sociologique. Les racines de son arbre, il les trouve dans un milieu familial intellectuellement stimulant, les années de voyages à l'étranger qu'il réalise pendant sa jeunesse, sa découverte des sociétés postcoloniales, la sociologie engagée et le marxisme africain en Zambie, les manifestations étudiantes et politiques, l'éducation comme facteur de transformation, la méthode ethnographique et de l'étude de cas élargie, les études comparatives, le pouvoir de la théorie sociale et la compréhension des forces du capitalisme. Ces racines se sont développées pour former le tronc du marxisme sociologique. À partir du tronc, de solides branches se sont développées, avec notamment des enquêtes sur les microforces dans des usines en Zambie, à Chicago et en Hongrie et sur les travailleurs migrants et l'État, des analyses théoriques de Gramsci, Polanyi, Bourdieu et Du Bois, des études sur l'université néolibérale, une analyse comparative de l'apartheid en Afrique du Sud et en Palestine, et la sociologie publique (voir l'illustration).

Burawoy considérait le marxisme non pas comme un paradigme figé, mais comme une tradition théorique en constante évolution qui aide à éclairer des recherches spécifiques sur le fonctionnement du capitalisme et ses méthodes de contrôle. C'est ainsi que le marxisme sociologique prend vie, sous la forme d'un arbre qui ne cesse de croître et de se ramifier, d'où jaillissent continuellement de nouvelles idées et à partir duquel les analyses passées sont « réexaminées » et remodelées.

En cherchant dans ce bref article à décrire la contribution extraordinaire de Burawoy au marxisme sociologique, je n'ai fait qu'effleurer le sujet. Ses écrits prolifiques recèlent en effet bien d'autres enseignements. Et pour ceux d'entre nous qui ont eu la chance d'être ses étudiants et ses collègues, les qualités exceptionnelles dont il a fait preuve dans son enseignement, son mentorat et sa supervision restent une référence et une inspiration, tout comme l'ensemble impressionnant de ses travaux. ■

Je tiens à remercier tout particulièrement Joanne Morrison pour son aide dans la réalisation de l'arbre, ainsi que Vishwas Satgar et Peter Evans pour leurs commentaires sur cet article.

Toute correspondance est à adresser à Michelle Williams
<michelle.williams@wits.ac.za>

> Michael Burawoy, une boussole pour la sociologie et son rôle dans la société

Geoffrey Pleyers, FNRS et Université catholique de Louvain (Belgique) et Président de l'ISA (2023-27)



Michael Burawoy le 28 août 2024 à Porto, Portugal.
Photo de Geoffrey Pleyers.

Le sociologue Michael Burawoy est décédé brutalement ce 3 février 2025, fauché par une voiture à Oakland, en Californie, où il résidait.

L'Association Internationale de Sociologie (ISA) perd l'un de ses présidents les plus influents, un sociologue global remarquable et créatif, un ethnographe hors pair, un défenseur d'une sociologie pertinente pour le peuple et la société civile, et un être humain extraordinaire.

Né en 1947, Michael Burawoy entreprend des études de mathématiques à Cambridge, jusqu'à ce jour de 1967 où il découvre par hasard un livre de sociologie. Il termine ses études en mathématiques puis bifurque vers la sociologie, qu'il lit passionnément. Il obtient une maîtrise en sociologie à l'Université de Zambie en 1972, tout en travaillant

comme chercheur dans une mine de cuivre. Il s'inscrit ensuite à l'Université de Chicago, où il obtient un doctorat pour une thèse sur les travailleurs industriels de Chicago, qui restera sa contribution majeure sur les régimes d'usine et les processus de travail, qui a été publiée en français sous le titre *Produire le consentement* ([1979], Éditions La Ville Brûle, 2015 pour la traduction française). Il y explique pourquoi les ouvriers continuent de travailler autant et si dur malgré les injustices et les désillusions d'un système capitaliste et managérial. Il effectuera des travaux de terrain similaires dans des usines en Hongrie et dans la Russie post-soviétique, qui donneront deux livres remarquables.

Le capitalisme et l'exploitation reposant de plus en plus sur la marchandisation du savoir, progressivement, Michael Burawoy se consacre davantage à l'analyse de son propre milieu : les universités, qui sont transformées sous l'influence croissante des politiques néolibérales et de la marchandisation. Il plaide au contraire pour une « sociologie publique » qui vise à produire des connaissances utiles aux citoyens, aux mouvements sociaux et à la société civile. Il y consacre son mandat comme président de l'Association américaine de Sociologie (2002-2004) puis de l'Association internationale de Sociologie (2010-2014).

Professeur de sociologie à l'Université de Berkeley pendant 47 ans, il a laissé une empreinte indélébile sur des générations d'étudiants. En 2022, il a reçu un doctorat *honoris causa* de l'Université de Johannesburg et, en 2024, le prix « W.E.B. Du Bois Career of Distinguished Scholarship Award » décerné par l'Association américaine de Sociologie.

Les contributions de Michael Burawoy continueront à façonner la manière dont les sociologues comprennent le monde et s'y engagent. Ses travaux illustrent comment une recherche empirique rigoureuse peut éclairer et enrichir les débats théoriques, et vice versa. En intégrant des perspectives locales, nationales et mondiales, il a proposé des analyses qui trouvent un écho dans les différentes disciplines et alimentent les discussions publiques et politiques. Il plaide pour articuler la recherche empirique avec des objectifs théoriques ». Il était aussi passionné par

l'ethnographie que par la théorie. Il s'intéressait à l'étude des acteurs autant qu'à celle des structures de la société, ce qu'il faisait avec un regard marxiste qu'il a contribué à revisiter et à diffuser.

Tout au long de sa carrière, des mines de cuivre de Zambie à son rôle déterminant dans le rétablissement de W.E.B. Du Bois comme l'un des principaux fondateurs de la sociologie américaine et mondiale, en passant par sa lutte pour défendre un enseignement public ouvert à des étudiants de différentes origines sociales, il s'est opposé à l'injustice liée à la race et l'a analysée.

Il était aussi passionné par les livres que par les gens, ceux qu'il rencontrait sur le terrain, dans ses cours, dans le monde universitaire et dans la vie, quatre sphères qui n'ont jamais été séparées dans la vie et l'œuvre de Michael. Il était généreux en tant qu'homme, en tant qu'enseignant et en tant qu'intellectuel.

Michael était notre boussole lorsqu'il s'agissait de nous rappeler pourquoi la sociologie est importante à notre époque et pourquoi il vaut la peine de consacrer autant de temps et d'énergie à la pratique et à l'enseignement de notre discipline : « La sociologie aide les étudiants à comprendre que la société est collective et quels rôles jouent la race, la classe et le genre. La sociologie est l'étude scientifique des inégalités et de l'oppression qui en découle. La sociologie étudie les exclusions qui sont promues par les forces conservatrices. Mais nous les étudions non pas pour les promouvoir, mais pour les reconnaître et les rendre visibles, et pour mieux comprendre comment elles peuvent être contestées et inversées » (à Miami, le 10 mars 2024).

Il nous quitte au moment où nous avons le plus besoin de son leadership, de son énergie, de son travail infatigable pour nous aider à comprendre le monde, de sa foi en une sociologie publique pertinente, de son ouverture à un dialogue véritablement global, de ses analyses sociologiques approfondies et rigoureuses basées sur des mois

de travail ethnographique dans des usines, de sa soif de justice sociale et épistémologique, de sa lutte infatigable [pour la paix et la justice en Palestine](#) et dans d'autres parties du monde, mais aussi de son engagement et de son enthousiasme sans pareils.

Le leadership, l'engagement et la passion de Michael Burawoy ont profondément marqué l'ISA et la communauté sociologique mondiale. Il y a fondé [Global Dialogue](#), qui célèbre cette année ses 15 ans, afin d'« encourager le débat international et la discussion sur les questions contemporaines à travers un prisme sociologique ». En tant que vice-président pour les associations nationales (2006-2010), puis président de l'ISA (2010-2014), il a parcouru le monde pour partager son enthousiasme quant à la pertinence de la sociologie critique et publique, inspirant des milliers de sociologues par ses analyses et ses convictions, mais aussi par sa gentillesse, sa générosité et son intégrité.

Les contributions de Michael Burawoy continueront à façonner la manière dont les sociologues comprennent le monde et s'y engagent. Nous vous invitons à réécouter son [discours présidentiel lors du Congrès mondial de Sociologie à Yokohama en 2014](#), dans lequel il présente sa vision de la sociologie, du dialogue mondial et de la justice. Nous avons ouvert l'accès à [l'article de ce discours](#) et à ses autres [contributions dans Current Sociology](#).

Sa disparition inopinée laisse une communauté mondiale de sociologues en deuil. Mais Michael Burawoy ne nous a pas seulement laissé une œuvre sociologique. Il a également consacré son énergie à la création d'espaces et d'outils destinés à rassembler les sociologues, comme l'Association internationale de Sociologie. Ce n'est qu'ensemble que nous pourrons maintenir et développer son héritage, animés par la ferme conviction que la sociologie est importante et peut avoir une incidence. Ne l'oublions pas en ces temps difficiles. ■

Toute correspondance est à adresser à Geoffrey Pleyers
<Geoffrey.Pleyers@uclouvain.be>

> Michael Burawoy : la vocation de la sociologie

Nazanin Shahrokni, Université Simon Fraser (Canada)

Michael Burawoy était plus qu'un sociologue : il était un bâtisseur de la sociologie, pas seulement de par ses contributions théoriques, mais aussi de par les institutions qu'il a façonnées, les relations qu'il a cultivées et les solidarités mondiales qu'il a établies. Il a transformé la sociologie en une discipline réflexive et orientée vers la pratique – une discipline qui interroge le pouvoir, place les marges au centre, et jette un pont entre la critique et l'imagination, entre la théorie et l'action.

C'est dans cet esprit que je voudrais revenir ici sur les contributions de Michael et mettre en avant son influence durable sur la discipline, sur ses méthodologies, ses pédagogies et ses articulations au niveau mondial.

> Une sociologie vivante : pratique incarnée et méthode réflexive

La sociologie de Michael n'était pas seulement une orientation théorique ; c'était également une pratique vécue, ancrée dans le mouvement, la lutte et la conscience historique. Son dernier ouvrage, *Public Sociology: Between Utopia and Anti-Utopia*, synthétisait des décennies de réflexion sur le double impératif de la sociologie, à savoir celui de critiquer les conditions existantes tout en cultivant l'imagination d'autres avenir possibles. Michael a donné un sens précis à ces impulsions contradictoires. Pour lui, l'utopie n'était pas un modèle de société parfaite, mais une imagination dialogique et collective d'alternatives, une force nécessaire qui préserve la pensée critique. Sans utopie, avertissait-il, la sociologie devient le miroir du désespoir. L'anti-utopie, en revanche, était le scepticisme désenchanté mais nécessaire qui tempère l'optimisme naïf. Pour Michael, la sociologie vivait dans la tension entre ces deux pôles : entre le désir de transformation et la reconnaissance de ce qui l'entrave. C'est dans cette tension – entre ce qui est et ce qui pourrait être – qu'il a cultivé sa vocation de la sociologie.

Au cœur du projet de Michael se trouvait une critique de la discipline elle-même, dans un effort constant pour transformer la sociologie de l'intérieur. Michael remettait en question l'eurocentrisme de la sociologie, ses canons fermés, sa reproduction des privilèges. Bien qu'il se trouvât lui-même au centre du prestige académique, il cherchait sans cesse à se « décentrer », mettant en avant Du Bois, la pensée féministe et les épistémologies du Sud global. C'est par choix qu'il était présent aux marges, allant au devant de ceux qui se trouvent « en dehors » ou « en

bas » : vers les communautés, les lieux de travail et les vies de ceux qui connaissent la précarité.

Dans son [allocution présidentielle de 2004 à l'ASA](#) (Association américaine de Sociologie), il esqua sa fameuse classification de la sociologie en quatre types : savante, appliquée, critique et publique. Il ne s'agissait pas d'éléments séparés, mais d'imaginer une pratique intégrée et dialectique de la sociologie. Pour Michael, la sociologie publique n'était pas l'aile modérée de la discipline, mais bien sa conscience. En insistant pour que nous nous posions les questions de savoir pour qui nous produisons des connaissances et dans quel but, il a amené la sociologie à prendre ses responsabilités. Son appel en faveur de la sociologie publique était un appel à reconfigurer les fondements mêmes de ce qui compte en matière de connaissance. Comme il le disait souvent, la sociologie publique n'est pas une action de sensibilisation, mais une conversation qui transforme l'ensemble des participants.

Cet engagement s'étendait à la manière dont Michael s'impliquait dans les mouvements sociaux. Il mettait en pratique ce qu'il théorisait, passant sans difficulté des salles de conférence aux piquets de grève, des réunions de l'Association internationale de Sociologie (ISA) aux ateliers d'usine. De l'activisme syndical en Afrique du Sud et en Zambie au mouvement anti-apartheid, en passant par le mouvement Occupy Oakland, l'organisation syndicale des étudiants ou la solidarité avec la Palestine, les travaux de Michael brouillaient la frontière entre le monde universitaire et l'activisme.

Cette vision transformatrice de la sociologie était indissociable de ses engagements méthodologiques. Au cœur de l'héritage intellectuel de Michael se trouve l'*extended case method*, la méthode de cas élargie, une façon d'envisager la recherche qui n'aspire pas à généraliser vers l'extérieur, au sens déductif habituel, mais qui partait au contraire des contradictions observées dans la vie quotidienne pour aboutir à une compréhension des structures sociales plus larges qui les déterminent. Pour Michael, la réflexivité n'était pas synonyme de confession, mais une théorie de la connaissance.

Cet engagement méthodologique a été développé plus avant dans l'une de ses contributions les plus mémorables, *Global Ethnography*, un projet collaboratif mené avec neuf de ses étudiants. Cet ouvrage a introduit le concept de « globalisation ancrée », une méthode particulière consistant à chercher à comprendre les processus mondiaux non pas au moyen de modèles abstraits ou de flux macroéconomiques,

“pour Michael, la théorie devait se construire à partir de la base, en dialogue avec les réalités vécues”

mais en retraçant la manière dont les forces mondiales se réfractent à travers des expériences particulières et localisées. Ensemble, ces deux approches – la méthode de cas élargie et la globalisation ancrée – reflétaient la conviction de Michael selon laquelle la théorie doit être élaborée à partir de la base, en dialogue avec les réalités vécues, et en prêtant toujours attention aux conditions structurelles qui rendent la connaissance possible.

> Enseigner la sociologie, pratiquer le dialogue

Pour Michael, enseigner n'était pas moins important que faire de la recherche : c'était la base même d'une sociologie transformatrice. Il rejetait souvent l'idée selon laquelle la pédagogie serait une activité neutre. Tout comme la recherche, l'enseignement s'inscrivait selon lui dans des structures de pouvoir plus vastes, en particulier au sein de l'université néolibérale. Dans *Laboring in the Extractive University*, il identifiait l'université comme un lieu d'exploitation, où aussi bien les étudiants que les enseignants se retrouvent souvent aliénés du processus d'apprentissage. Mais il voyait également dans la salle de classe un potentiel d'imagination radicale, un espace où cultiver la recherche sociologique à la fois comme outil critique et comme attention aux autres.

Il disait souvent : « Notre premier public, ce sont nos étudiants ». À ses yeux, chaque étudiant avait une histoire qui méritait d'être entendue, et représentait un enjeu qui méritait qu'on s'y intéresse. Il créait un espace où l'apprentissage était collectif, où les idées étaient débattues avec intensité en même temps qu'avec générosité, et où le savoir n'était jamais accaparé mais partagé. Lorsque j'étais son élève, j'ai compris que le plus grand talent de Michael était de créer une communauté où nous pouvions reconnaître et cultiver les idées et le potentiel de chacun. Il ne considérait pas nos difficultés personnelles comme des distractions, mais comme des points de départ pour une analyse théorique.

Il a donné l'exemple d'une éthique de solidarité dans la salle de classe : en citant régulièrement ses étudiants dans ses publications, en reconnaissant le travail des *teaching assistants*, les étudiants chargés de travaux dirigés, et en les encadrant en tant qu'intellectuels et non en tant qu'assistants.

Il était sans aucun doute l'un des enseignants les plus appréciés de sa génération. Mais surtout, il a redéfini ce que pouvait être l'enseignement et a donné certaines de ses leçons les plus mémorables dans la rue : lors de séminaires publics sur la Sproul Plaza de l'Université de Berkeley, et sur les piquets

de grève. Pour lui, la pédagogie et l'enseignement étaient indissociables de l'engagement politique et de la lutte collective.

Comme beaucoup d'entre nous pour qui il a été un mentor, Michael Burawoy n'a créé aucune école de pensée. Il a en revanche créé une *community of practice*, une communauté définie non pas par le statut de disciple, mais par le désaccord. Il ne voulait pas être suivi. Il voulait être contesté. Nous n'adhérons pas tous à un paradigme théorique particulier – pas même le marxisme, qui a pourtant profondément influencé son propre travail. Ce qui nous unit, ce n'est pas une conformité méthodologique ou un alignement idéologique, mais une orientation commune vers le monde : la conviction de l'urgence de la pensée sociologique et de sa capacité à éclairer – et à repenser – les conditions de notre vie. Sa sociologie était profondément ancrée dans les défis politiques et éthiques de son époque, auxquels elle était sensible et face auxquels elle se sentait responsable, et cette conception est également la nôtre.

L'engagement de Michael en faveur du travail pédagogique était directement lié à son engagement en faveur de la sociologie globale.

> Sociologie globale : de la solidarité à la structure

Pour Michael, l'ISA n'était pas seulement une instance administrative, mais un laboratoire permettant de concrétiser sa vision d'une sociologie globale. Il rejetait l'idée selon laquelle il suffisait simplement de développer la participation mondiale – par le biais de conférences, de collaborations ou de citations – et appelait plutôt à une transformation plus profonde des structures épistémiques de la discipline. Inspiré par les débats plus larges sur la « provincialisation de l'Europe », Michael soutenait que la sociologie devait remettre en question ses parti-pris issus des pays du Nord et redistribuer l'autorité intellectuelle. Pour lui, l'internationalisation ne consistait pas à s'intégrer dans un modèle dominant, mais à cultiver une sociologie dialogique et polycentrique, fondée sur la reconnaissance mutuelle et la vitalité des traditions nationales.

Michael appelait à passer d'une intégration verticale des connaissances, où la théorie est produite dans les pays du Nord et les données collectées dans les pays du Sud, à une structure horizontale d'échange, où les contributions théoriques et empiriques proviennent de toutes les régions du monde. Pour Michael, la sociologie globale ne revenait pas à étudier ce qui est global mais à globaliser la sociologie en tant que discipline : relier les voix, redistribuer

>>

l'autorité et permettre une production plus juste et plus inclusive des connaissances. Sa vision de la sociologie globale n'était pas extractive. Au contraire, il mettait l'accent sur la réciprocité. On pourrait dire que, pour lui, globaliser la sociologie exigeait de globaliser les conditions mêmes de sa production.

Sous sa direction, *Global Dialogue* a été lancé en tant que magazine multilingue destiné à diffuser les débats sociologiques au-delà des frontières linguistiques et géopolitiques. Traduit en 15 langues, il incarne son attachement à une sociologie multilingue, multivocale et polycentrique. Il savait que la traduction n'est pas seulement technique, mais aussi politique. Il a encouragé les initiatives visant à étendre la portée de l'ISA dans les différentes régions du monde, à démocratiser les structures de l'Association, et à soutenir les sociologues confrontés à des environnements politique ou économiquement précaires.

Sa visite en Iran en 2008, où j'ai eu le privilège de l'accompagner, est une bonne illustration de cette philosophie. Il refusait de laisser les systèmes de visas, les sanctions ou la répression étatique – ainsi que les frontières, qu'elles soient politiques, linguistiques ou disciplinaires – déterminer avec qui il allait nouer le dialogue. Alors que la sociologie iranienne était isolée par les sanctions internationales et la répression interne, Michael insistait : « S'ils ne peuvent pas venir à nous, c'est à nous d'aller à eux. » Et c'est ce qu'il a fait, déterminé à faire en sorte que les sociologues iraniens continuent de participer au débat mondial. Là où d'autres voyaient un État paria, il voyait une communauté intellectuelle. Sa soif de voir, d'écouter et d'apprendre – et son don pour faire en sorte que tous ceux qui l'entouraient se sentent vus, entendus et validés – ont laissé une empreinte indélébile parmi ses collègues iraniens.

En Iran, le rôle de Michael en tant qu'interlocuteur empathique coexistait avec l'attrait irrésistible de l'ethnographe accompli qu'il était toujours. Au lieu de se confiner dans les enclaves confortables de Téhéran, il s'est aventuré au-delà de l'expérience aseptisée de la capitale, prenant des bus d'une petite ville iranienne à l'autre et pour parcourir ces villes. « Comment sans cela prétendre entrer en contact avec les gens ? », nous lançait-il avec défi. Nous lui rappelions en riant : « Mais Michael, tu ne parles pas un mot de farsi ! » Pourtant, la langue ne s'est pas avérée être un obstacle. Michael avait une capacité extraordinaire à s'imprégner des lieux et à absorber les textures de la vie locale. Il n'était jamais un observateur distant ; il participait aux histoires qui se déroulaient autour de lui. Qu'il bavardait avec un chauffeur de bus, marchait avec un vendeur ou échangeait des idées avec des professeurs d'université, il parvenait grâce à sa curiosité sincère et à son humour si caractéristique à jeter à bas tous les obstacles, tissant des liens qui transcendaient les mots. Il nous a appris que la rencontre ethnographique n'était pas une question de maîtrise de la langue, mais de curiosité humaine et de dignité.

Lorsqu'on lui a demandé quel message il souhaitait adresser aux présidents Ahmadinejad et Bush, Michael a répondu : « Rendez obligatoire pour les présidents de suivre le cours d'introduction à la sociologie. » Dans le contexte actuel, où les dirigeants politiques sont de plus en plus enclins à sabrer dans les budgets des sciences sociales et à discréditer celles-ci, sa boutade résonne moins comme une plaisanterie que comme une critique prémonitrice de la désaffection du pouvoir pour la connaissance critique.

À la suite de la visite de Michael, l'Association iranienne de Sociologie a créé une section dédiée à la sociologie publique, qui est aujourd'hui l'une de ses branches les plus dynamiques et actives. J'ai eu le privilège de traduire son appel en faveur de la sociologie publique et de contribuer à introduire ce concept auprès de la communauté universitaire de langue perse. Son travail a eu un profond retentissement : de nombreux ouvrages et colloques sur la sociologie publique ont depuis été organisés, et des textes clés, notamment les essais et les interviews de Michael, ont été traduits en perse ; les sociologues iraniens ont adhéré à sa vision d'une recherche engagée et critique ; et à sa mort, l'Association a organisé une cérémonie commémorative spéciale en son honneur. La presse nationale s'est fait l'écho de son influence, saluant l'impact durable de sa visite et de ses idées sur le paysage sociologique iranien.

Pour Michael, la sociologie globale était de l'ordre de la pratique : celle d'écouter par-delà les frontières, de traduire par-delà les différences et d'insister sur le fait que la connaissance n'est jamais véritablement mondiale si elle n'est pas partagée, contestée et exprimée dans plusieurs langues.

> Poursuivre son projet

Dans le contexte actuel marqué par l'aggravation des inégalités, la montée de l'autoritarisme, le dérèglement climatique et les déplacements de populations à l'échelle mondiale, l'insistance de Michael sur une sociologie publique, critique et porteuse d'espoir est plus urgente que jamais. Il nous a appris que la sociologie doit tenir compte des circonstances du moment et qu'elle prospère dans les moments de crise, non pas malgré eux, mais grâce à eux.

Perpétuer son héritage passe par préserver les valeurs qu'il incarnait :

- une réflexion critique fondée sur le dialogue et l'humilité ;
- l'enseignement comme lieu de transformation mutuelle ;
- une recherche qui engage le public par-delà les divisions ;
- le refus de séparer l'analyse de la responsabilité.

Et c'est peut-être cela l'héritage qu'il nous laisse à l'ISA : non seulement un ensemble de concepts ou de typologies, mais aussi une manière de faire de la sociologie qui est à la fois critique, dialogique et profondément engagée dans le monde qu'elle cherche à comprendre. ■

Toute correspondance est à adresser à Nazanin Shahrokni
<nazanin_shahrokni@sfu.ca>

> Michael Burawoy, entre marxisme résilient et sociologie publique

Ruy Braga, Université de São Paulo (Brésil)

Dans la soirée du 3 février 2025, Michael Burawoy a été mortellement renversé par un véhicule à proximité de son domicile à Oakland, en Californie. Le conducteur a pris la fuite, mais a été arrêté par la suite. La mort de Michael marque la perte du plus important sociologue marxiste contemporain, dont la trajectoire avait conduit à redonner une place au marxisme au sein de l'université après l'effondrement du socialisme d'État bureaucratique, tout en maintenant un lien organique entre la théorie et les luttes pour l'émancipation de l'humanité.

Michael a pris sa retraite en 2023 du Département de Sociologie de l'Université de Berkeley, après 47 ans de service dévoué auprès de ses étudiants, de ses collègues et des personnes dont il a dirigé la thèse. Depuis les années 1970, avec la publication de *Manufacturing Consent: Changes in the Labor Process under Monopoly Capitalism* [publié en français sous le titre *Produire le consentement*], son ouvrage devenu un classique qui a révolutionné les études sur le monde du travail, il s'est imposé comme un pilier d'un marxisme critique fondé sur la rigueur empirique et l'ouverture au dialogue.

Michael a toujours été un enseignant légendaire, capable de captiver grâce à son charisme et son humour des amphithéâtres bondés, tout en accordant une attention individualisée à chacun de ses étudiants. En cours, il avait l'habitude de mémoriser plusieurs noms à chaque séance, les notant discrètement au tableau, et à la fin du semestre, il était capable de connaître pratiquement tous les étudiants par leur nom. Lorsqu'il dirigeait des travaux d'étudiants, d'innombrables témoignages attestent de l'attention, de la préoccupation et du soutien fraternel qu'il manifestait pour les recherches de ses étudiants. Tout au long d'une quarantaine d'années, il a dirigé pas moins de 84 thèses, intégrant souvent les projets de ses étudiants dans d'ambitieuses comparaisons à l'échelle mondiale qui ont donné lieu à des travaux collectifs importants. Ses cours de troisième cycle étaient aussi prisés que ceux de

premier cycle. Le dévouement de Michael était la manifestation du profond sentiment de solidarité qui inspirait ses recherches et définissait sa méthode.

> Un parcours innovant et inspirant

Dans l'histoire de la sociologie, Michael est la principale référence concernant « l'étude de cas élargie », dérivée de l'École d'anthropologie de Manchester et formalisée dans son ouvrage *Sociological Marxism*. Plus qu'un outil analytique, il s'agit d'une approche rigoureuse de la recherche empirique, particulièrement efficace pour relier les micro-expériences aux macro-processus de reproduction et de transformation sociales. Cette méthode applique la science réflexive à l'ethnographie : elle tire des conclusions générales à partir de cas particuliers, passe du micro au macro et relie le présent au passé en anticipant l'avenir. Grâce à elle, Michael a démontré comment les expériences des travailleurs sur le lieu de production reflètent des structures sociales plus larges. En tant qu'observateur participant, il a mis l'accent sur le fondement moral de la sociologie marxiste : l'histoire humaine est construite socialement et peut donc être reconstruite socialement, idéalement de manière plus juste.

Pour Michael, des valeurs telles que la solidarité, la justice, l'égalité et la liberté étaient inextricablement liées à la pratique scientifique. Plutôt que de les nier, les sociologues devraient de manière réflexive intégrer leur potentiel heuristique. Les fondements empiriques et épistémologiques de Michael provenaient de lieux inhabituels pour un universitaire : une mine de cuivre en Zambie, une usine de moteurs à Chicago, une aciérie en Hongrie et une usine de meubles en Russie. En travaillant dans quatre pays différents, en tant qu'opérateur de machine, ouvrier dans une fonderie et administrateur du personnel, il a affiné son regard analytique depuis le terrain, examinant quatre transformations historiques majeures : la décolonisation africaine, la consolidation fordiste, l'effondrement du socialisme bureaucratique et l'essor du néoli-

“l’histoire humaine est construite socialement et peut donc être reconstruite socialement, idéalement de manière plus juste”

béralisme. Sa synthèse théorique alliait un marxisme hétérodoxe – inspiré de Gramsci, Luxemburg, Trotski, Fanon et plus tard Du Bois – et la tradition sociologique radicale de C. Wright Mills, Alvin Gouldner et Karl Polanyi.

Au début des années 1990, avec son grand ami Erik Olin Wright, Michael a lancé un projet ambitieux visant à reconstruire le « marxisme sociologique », défini comme la théorie de la reproduction contradictoire des relations sociales capitalistes. Leur objectif était de sauver le potentiel émancipateur du marxisme, affaibli après la chute du socialisme d’État. Göran Therborn a décrit ce projet comme « le projet le plus ambitieux du marxisme résistant » du début du XXI^e siècle. Il s’est déployé dans deux directions complémentaires : le projet des « utopies réelles » de Wright et la « sociologie publique » de Michael. Tous deux ont encouragé la communauté sociologique à s’engager de manière critique auprès de divers publics, au sein du monde universitaire et au-delà, dans le cadre d’un mouvement plus large pour transformer la société. Chacun d’eux est devenu président de l’Association américaine de Sociologie (ASA), et Michael a ensuite occupé le poste de président de l’Association internationale de Sociologie (ISA), après une campagne énergique menée dans 44 pays pour promouvoir sa vision de la sociologie publique.

> La sociologie publique

La sociologie publique, telle que Michael l’a conçue, est une sociologie réflexive et critique orientée vers des publics extra-universitaires et attachée à des valeurs émancipatrices, notamment la justice, la liberté, l’égalité, la démocratie et la solidarité. Michael disait souvent à titre de boutade que si les sciences politiques étudient l’État et l’économie étudie le marché, la sociologie étudie la société civile, ses contradictions et ses défis historiques. Sans surprise, la sociologie publique a trouvé un écho auprès des mouvements sociaux progressistes qui résistent à la marchandisation du travail, de la nature, de l’argent et du savoir dans le monde entier, en particulier après la crise financière mondiale de 2008. Dans le même temps, Michael insistait sur la nécessité d’étudier les mouvements régressifs, notamment le nationalisme autoritaire qui s’est répandu au cours des années 2010 et qui alimente aujourd’hui l’extrême droite à l’échelle mondiale. Il estimait que la sociologie publique était essentielle pour révéler les structures et les processus qui sous-tendent ces « symptômes morbides » (Gramsci) de l’autocratisation contemporaine et pour contribuer de manière stratégique au renouveau démocratique.

À l’issue de son mandat de président de l’ISA en 2014, Michael est retourné à Berkeley où il a pris la tête de l’association du personnel enseignant, défendant les enseignants travaillant dans des conditions précaires dans les universités publiques de Californie. Son soutien actif à la grève des chargés de TD en 2023 a réaffirmé son engagement de toute une vie en faveur de la justice sociale. Tout au long de sa vie, il a fait preuve d’un activisme aussi étendu que constant : il a soutenu l’indépendance de la Zambie, s’est opposé à l’apartheid en Afrique du Sud, a défendu les luttes féministes contre le harcèlement sexuel dans les universités, s’est joint aux mobilisations contre la guerre en Ukraine et a dénoncé le génocide des Palestiniens à Gaza, sujet de [son article publié à titre posthume](#). Dans l’histoire de la sociologie mondiale, personne n’a associé un travail de terrain dans autant de pays avec un engagement politique aussi profond pour les causes fondamentales de l’humanité. Michael doit rester dans les mémoires comme un marxiste impénitent, un enseignant de la solidarité et un intellectuel public qui a transformé la sociologie en un outil d’émancipation.

> Burawoy au Brésil

De manière concrète, la présence de Michael au Brésil a eu un impact décisif sur les projets de recherche développés par le Centre d’étude sur les droits à la citoyenneté (Cenedic) de l’Université de São Paulo, qui l’a accueilli à plusieurs reprises – la dernière fois en 2023 – et avec lequel il a entretenu des collaborations fructueuses sur plusieurs fronts. Son influence a également orienté ma propre trajectoire intellectuelle, guidant la reconstruction d’un marxisme sociologique critique fondé sur la recherche empirique et le perfectionnement de « l’étude de cas élargi » pour analyser les transformations de la classe ouvrière brésilienne.

Le dialogue avec Michael a considérablement renforcé la perspective de la sociologie publique au sein du Cenedic, un projet dont la figure de proue était Chico de Oliveira. Ce n’est pas un hasard si Chico a rédigé la préface du livre que j’ai coédité avec Michael, [Por uma sociologia pública](#) (Pour une sociologie publique), symbolisant la convergence de traditions critiques distinctes – la réflexion marxiste latino-américaine et une sociologie publique internationale – vers un horizon intellectuel et politique commun.

Lors de sa dernière visite à São Paulo en 2023, Michael a participé au lancement de mon livre [A angústia](#)

>>

[*tia do precariado: trabalho e solidariedade no capitalismo racial*](#) (L'angoisse du précaire : travail et solidarité dans le capitalisme racial), consacré à l'analyse des transformations de la classe ouvrière aux États-Unis. Le livre fait directement référence à W.E.B. Du Bois, le sociologue afro-américain qui était devenu la dernière « obsession » intellectuelle de Michael et sur lequel il préparait un livre au moment de son décès. L'intérêt de Michael pour Du Bois a renouvelé l'un des axes centraux de sa sociologie publique : la reconstruction critique du canon sociologique moyennant l'intégration de traditions intellectuelles historiquement marginalisées.

Cet héritage s'est épanoui au Brésil. Des initiatives récentes, telles que celles du groupe Afro-Cebrap, ont favorisé la diffusion des travaux de Du Bois en portugais, intégrant sa pensée dans les sciences sociales brésiliennes et élargissant les cadres d'interprétation en mettant au premier plan la question raciale et la relation historique entre capitalisme et racisme au niveau mondial. La convergence entre les propositions de Michael et celles de Du Bois renforce la sociologie publique constituée en un ensemble valable au niveau mondial tout en offrant au Brésil un cadre interprétatif permettant d'approfondir la critique du

capitalisme racial, la reliant par là à la fois à la théorie internationale et à l'expérience historique nationale.

> Dernière rencontre

La dernière fois que j'ai rencontré Michael en personne, c'était à Johannesburg en octobre 2024. Je l'ai déposé devant l'appartement de nos chers amis Michelle Williams et Vish Satgar, après l'un de ces dîners mémorables qu'il insistait toujours pour payer. Je vivais en Afrique du Sud parce que, plus d'une dizaine d'années auparavant, Michael m'avait montré l'importance particulière de la sociologie produite dans ce pays – et pour cela, je lui suis profondément reconnaissant.

Ce jour-là, nous nous sommes dit au revoir en discutant des détails de sa participation au Congrès brésilien de sociologie qui allait se tenir en juillet 2025. Il avait l'intention de parler du massacre en cours du peuple palestinien et s'est dit soucieux du climat politique à l'université pour aborder un sujet aussi sensible. Je lui ai assuré qu'il serait accueilli par un public désireux de l'entendre et de le reconnaître pour ce qu'il était vraiment : le plus grand sociologue marxiste de sa génération. ■

Toute correspondance est à adresser à Ruy Braga <ruy.braga@usp.br>

> L'art de faire de la sociologie publique globale : Dialogues avec la Russie

Pavel Krotov, Fondation Pitirim A. Sorokin, Boston (États-Unis), **Tatyana Lytkina**, Komi Science Center (Russie), et **Svetlana Yaroshenko**, Association des sociologues de Saint-Pétersbourg (Russie)



Michael Burawoy sur le terrain, à Komi en 2002. Photo de Tatyana Lytkina.

Célèbre théoricien social et défenseur de la sociologie publique, Michael Burawoy est décédé à l'âge de 77 ans. Tout au long de sa vie, il s'est consacré à la sociologie, révélant les frontières sociétales cachées, s'attaquant aux diverses formes d'inégalité et favorisant les liens entre les communautés, y compris au sein même de la discipline.

Michael était, et restera, une figure éminente de la sociologie aux multiples facettes – et pour nous, un ami, un mentor et un collègue. Ses contributions scientifiques et son influence perdureront, en particulier pour ceux qui étudient la trajectoire du capitalisme néolibéral et la vulnérabilité de la société civile face aux pressions du marché et des États. Dans ce bref hommage, nous revenons sur

un aspect singulier de sa remarquable carrière : ses liens avec la Russie et nos collaborations avec lui pour tenter de mieux comprendre la dynamique du capitalisme, les expériences vécues par le peuple russe et le potentiel de la sociologie publique pour induire des changements sociaux.

> La naissance du mouvement des travailleurs sous le socialisme d'État

En 1986, au début de la perestroïka, Michael s'est rendu à Moscou avec Erik Olin Wright pour mener en collaboration avec des sociologues soviétiques de l'Institut de Sociologie de l'Académie des Sciences une étude comparative de la conscience de classe en URSS et aux États-Unis.

>>



Michael Burawoy lors d'un débat public à l'Université européenne de St. Pétersbourg. Photo de Tatyana Lytkina.

Au cours de dix jours de discussions « frustrantes mais révélatrices », d'importantes divergences idéologiques et interprétatives sont apparues, notamment concernant les catégories marxistes et la réticence des chercheurs soviétiques à analyser ouvertement les contradictions inhérentes au socialisme réel.

Par la suite, chaque chercheur a suivi une voie différente. Wright n'est pas retourné en Russie, tandis que Burawoy s'est engagé dans une étude ethnographique exhaustive de l'industrie soviétique, dans la lignée de ses recherches en Hongrie. De son point de vue, le socialisme soviétique n'était pas une déviation tragique de l'idéal socialiste, mais l'une de ses manifestations – le socialisme d'État – qui méritait un examen critique et empirique. Il s'est interrogé sur l'organisation du travail, la conscience des travailleurs et le paradoxe qui voulait que les mouvements de travailleurs soient apparus de manière plus vigoureuse dans les régimes socialistes d'État que dans les sociétés capitalistes avancées.

> La transition vers le capitalisme de marché

En 1991, Burawoy a commencé une observation participante dans une usine de meubles à Komi, examinant une hypothèse initialement posée dans son livre *Manufacturing Consent* (1979, traduit en français en 2015 sous le titre *Produire le consentement*) et développée plus tard dans *The Radiant Past* (1992, avec Janos Lukács). Il y faisait la distinction entre le contrôle sur le procès de travail (relations de production) et le contrôle au sein du procès de travail (relations dans la production). Dans le contexte soviétique, les travailleurs exerçaient ce dernier en raison des pénuries systémiques, les dirigeants ayant renoncé au contrôle opérationnel afin d'assurer la continuité de la production. Cette [autonomie paradoxale](#) illustre à la fois la flexibilité et la résilience du système de contrôle administratif.

Avec l'objectif initial de comparer le monde du travail soviétique et hongrois sous le socialisme tardif, les résultats sur le terrain ont révélé une économie planifiée en pleine désintégration, qui a été progressivement supplantée par des échanges basés sur le troc, entraînant le désordre plutôt que l'auto-organisation. L'usine est devenue un espace de fragmentation anarchique, favorisant l'essor du capitalisme commercial et l'émergence d'une classe oligarchique.

De 1992 à 1994, la recherche a été étendue au bassin houiller de Vorkuta, où les grèves des mineurs et les réformes alimentaient le conflit. Une analyse sociologique des douze mines, menée en collaboration avec un projet de la Banque mondiale, a mis en évidence les effets néfastes de la « thérapie de choc ». Les travailleurs, désabusés par la libéralisation du marché, ont progressivement abandonné la résistance collective, « [s'inclinant devant l'ange de l'histoire](#) ».

> Pressions du marché, changements liés au genre et involution économique

Avec l'effondrement des entreprises industrielles, les retards de paiement des salaires se sont généralisés et les rémunérations ont parfois été versées sous forme de denrées alimentaires vendues à des prix excessifs. L'activité économique s'est alors déplacée vers la sphère domestique.

À partir de 1994, Burawoy et Lytkina ont étudié les stratégies de survie des travailleurs à travers des entretiens menés auprès des ménages, développant ainsi une théorie de la transition postsocialiste inspirée de *La Grande Transformation* de Karl Polanyi. Burawoy faisait écho à l'analyse de Polanyi : *les marchés ne peuvent pas former une société sans la détruire ou sans susciter de résistance*.

Dans la Russie post-soviétique, cette résistance s'est traduite par une augmentation du travail domestique, une résurgence des économies informelles et la marchandisation du travail, de l'argent, de la nature et des soins à la personne, chacun de ces éléments étant ancré dans des relations sociales culturellement significatives. Les entretiens ont révélé des différences marquées entre les sexes. D'une part, les femmes sont devenues les chefs de famille de facto, compensant ainsi la perte de statut et d'emploi des hommes. D'autre part, les réseaux de soutien familiaux des femmes ont souvent remplacé l'État défaillant. Cependant, l'esprit d'entreprise des femmes de la classe ouvrière, tant au sein du foyer qu'à l'extérieur – y compris parmi celles qui travaillaient dans de petites entreprises commerciales ou de services – ne leur permettait pas, à elles et à leurs familles, d'échapper au cercle vicieux de la précarité.

Avec Burawoy, Krotov et Lytkina ont qualifié ce phénomène d'« [involution](#) », soit une adaptation régressive qui a préservé la survie au détriment de la reconstruction sociale.

> La pression néolibérale de l'État et la logique d'exclusion

Le projet « Involution » a été mis en œuvre avec la collaboration de l'Institut des problèmes socio-économiques et énergétiques du Nord (ISEEP) du Centre scientifique de Komi. Par son travail de terrain et son ouverture au dialogue collaboratif, Burawoy a contribué à transformer des difficultés empiriques en questions conceptuelles.

Une nouvelle initiative a vu le jour, celle d'analyser le système sélectif de protection sociale russe après 1996. Ensemble, nous avons examiné comment les habitants des zones rurales et urbaines ont acquis ou perdu le statut de personnes « officiellement pauvres », et comment la pauvreté elle-même a été déterminée par la politique des pouvoirs publics.

Malgré son ancrage marxiste, Burawoy était un adepte du pluralisme théorique et souscrivait à la perspective d'appliquer les théories de William Julius Wilson sur la pauvreté urbaine au contexte russe, démontrant ainsi comment une base empirique peut renouveler des catégories théoriques.

Alors que les droits du travail s'érodaient et que les grèves légales devenaient pratiquement impossibles, l'État a cessé de réglementer le marché du travail. Parallèlement, les définitions de la pauvreté ont été resserrées. En outre, alors que le nombre et la composition des personnes en situation de pauvreté augmentaient, l'État a modifié les règles d'enregistrement des « personnes ayant besoin d'aide » et imposé des mesures disciplinaires aux personnes à faibles revenus, élargissant ainsi le cercle des personnes exclues du droit à la protection sociale. La distanciation bureaucratique – de la part de l'État, des spécialistes des politiques publiques et des syndicats – a laissé la société isolée dans une « [lutte primitive pour la survie](#) », où le déni de la pauvreté est devenu une stratégie de survie, et où l'identité de classe s'est dissoute.

> La marchandisation du savoir et la résistance de la sociologie publique

Plus tard, Burawoy s'est intéressé aux universités, où le savoir et le travail universitaire étaient de plus en plus traités comme des marchandises au sein des régimes néolibéraux.

En 2007, à l'invitation de Svetlana Yaroshenko, il a donné des conférences à Saint-Petersbourg sur le thème de la sociologie publique. Il est revenu en 2015 pour présenter « [La sociologie comme vocation](#) » et participer à une table ronde sur [l'avenir de la sociologie russe](#).

Burawoy insistait sur la mission de la sociologie, qui consiste à unifier plutôt qu'à diviser, en tant que discipline à la fois scientifique ainsi que morale et politique. Il a défendu le retour d'un savoir sociologique enrichi auprès des publics marginalisés. Bien que conscient des contraintes structurelles auxquelles est confrontée la sociologie publique russe, son optimisme et son expérience dans le dépassement des obstacles l'ont convaincu que la sociologie savante et la sociologie publique pouvaient coexister et prospérer.

En 2015, dans un contexte de pressions croissantes sur le milieu universitaire, il a exhorté les sociologues à résister à la poursuite aveugle des indicateurs de performance académique, à historiciser leurs propres luttes, à reconnaître le social dans l'individuel et à développer des théories fondées empiriquement et en rapport avec le contexte local, qu'elles soient empruntées ou déterminées par le contexte russe.

Il prônait la solidarité entre sociologues et l'engagement actif auprès d'une société civile autoorganisée, insistant sur le pouvoir transformateur de la recherche collective et son intérêt pour les citoyens.

> Michael, vivante incarnation de la sociologie publique

Michael Burawoy a brillamment su allier sa passion pour la sociologie à une conscience aiguë des inégalités engendrées par le capitalisme mondial. Ses recherches transnationales, notamment en Russie, ont démontré que les sociologues constituent une classe intellectuelle potentiellement « dangereuse » : en phase avec la société civile, attentifs aux mécanismes d'inégalité et capables de transformer la souffrance individuelle en action collective.

Nous nous souvenons avant tout de son attention, de son ouverture d'esprit, de sa générosité et de sa sagesse. Il écoutait avec un respect sincère, dépassant les clivages, démantelant les hiérarchies et favorisant l'égalité dans les interactions quotidiennes. Sa compréhension des structures et de la capacité d'agir s'est forgée grâce à une profonde empathie pour la vie des travailleurs.

Pour nous, Michael Burawoy n'était pas seulement un théoricien de la sociologie publique, il en était la vivante incarnation. ■

Toute correspondance est à adresser à :
Pavel Krotov <pasha.boston1307@gmail.com>
Tatyana Lytkina <tytkina@yandex.ru>
Svetlana Yaroshenko <svetayaroshenko@gmail.com>

> Michael Burawoy: Sociologie publique et optimisme de la volonté

Fareen Parvez, Université du Massachusetts à Amherst (États-Unis)



Michael Burawoy faisant cours en plein air, devant le Wheeler Hall de l'Université de Berkeley. Photo de Ana Villareal.

Michael Burawoy, qui a été mon directeur de thèse, est entré dans ma vie en 2001. Pendant 24 ans, j'ai eu le privilège de partager avec lui un dialogue extraordinairement riche. Mon dernier e-mail à Michael remonte à quelques heures avant d'apprendre son décès. Je lui faisais part de mes réflexions en faveur d'un *teach-in* consacré à la Palestine, qu'il avait généreusement encouragé. Quelques minutes à peine après avoir terminé de donner un cours sur son brillant essai de 2000, « Marxism after Communism », j'ai reçu un message vocal puis j'ai lu un mail m'annonçant la terrible nouvelle.

C'est à la fois douloureux et réconfortant de contribuer à rendre hommage à son héritage. C'était, dès le début, pour lui tellement important d'instaurer le dialogue par-delà les clivages nationaux, puis ces 15 dernières années, par le biais de son travail au sein de l'Association internationale de Sociologie et de ses nombreux voyages, de rencontrer des sociologues où qu'ils soient dans le monde.

Michael a dirigé les thèses d'environ 80 étudiants. Beaucoup l'ont choisi parce qu'ils s'intéressaient aux relations de travail ou à l'ancienne Union soviétique et à la transition des anciens pays communistes, et beaucoup d'autres pour son intérêt pour l'ethnographie et les études comparatives à l'échelle mondiale ou pour son approche marxiste de la sociologie et du monde. Je fais partie de cette dernière catégorie, ce qui signifie également qu'à l'époque, je ne me suis pas beaucoup intéressée aux travaux empiriques de Michael. Mais je suis en train de les découvrir et d'en lire autant que possible. Chaque fois que je relis les écrits de Michael, je suis frappée par la poésie qui se dégage de ses textes. On retrouve dans ses écrits la passion qu'il transmettait dans la vie réelle.

> La responsabilité morale de l'ethnographe, du sociologue et de l'éternel marxiste

En tant qu'ethnographe, Michael a travaillé comme machiniste, comme opérateur de perceuse radiale (si tant est

>>

que je sache ce que c'est !), dans une usine de caoutchouc, dans une usine de champagne et dans une usine de meubles de l'Arctique russe (région que, lui, disais-je en plaisantant, je voulais visiter). Les premiers travaux de Michael portaient sur les questions de race et de classe sociale dans les mines de cuivre de Zambie. Il s'est intéressé aux raisons pour lesquelles les travailleurs acceptent leur propre exploitation dans les usines américaines, aux procès de production et aux différentes interventions étatiques et régimes idéologiques qui les soutiennent. Il a également traité du socialisme réel en Hongrie et de la transition soviétique vers le capitalisme. Il s'est intéressé de manière durable à Polanyi et à la nature changeante des contre-mouvements ; il a également mené un travail approfondi et de longue haleine sur Bourdieu et, plus récemment, sur la sociologie de Du Bois et le projet plus large de décolonisation du canon en vigueur. Il a beaucoup écrit sur l'ethnographie, avec notamment mon livre préféré, *The Extended Case Method*, et bien sûr sur la reconstruction du marxisme. Michael est également l'auteur d'écrits critiques sur la néolibéralisation à l'œuvre dans le milieu universitaire ou sur le capitalisme racial en Afrique du Sud. Enfin, parmi ses derniers projets, rappelons son engagement en faveur de la Palestine, qu'il considérait comme un cas de colonialisme de peuplement, établissant une analyse comparative avec l'apartheid en Afrique du Sud, et surtout, galvanisant les sociologues américains en nous rappelant notre responsabilité morale de faire entendre notre voix pour réduire les souffrances des Palestiniens.

> Le caractère poétique des travaux de Michael

Je voudrais partager la poésie qui se dégage de quelques courts extraits parmi mes préférés des écrits de Michael :

« Qu'est-ce que la science positive ? Pour Auguste Comte, la sociologie était appelée à remplacer la métaphysique et à révéler les lois empiriques de la société. Dernière discipline à être entrée dans le royaume de la science, elle allait, une fois admise, contrôler ce qui est incontrôlable, produisant progressivement l'ordre à partir du chaos. Ainsi, le positivisme est à la fois une science et une idéologie. » (*The Extended Case Method*, p. 31)

« Du point de vue de la science réflexive, l'intervention n'est pas seulement une partie inévitable de la recherche sociale, mais une vertu à exploiter. C'est par la réaction mutuelle que nous découvrons les propriétés de l'ordre social. Les interventions créent des perturbations qui ne sont pas des bruits à expurger, mais une musique à apprécier, transmettant les secrets cachés du monde des participants. » (*ibid.*, p. 40)

« N'y a-t-il pas quelque chose de particulier qui justifie notre soutien à la cause palestinienne ? [...] Sans doute le massacre en cours des Palestiniens est-il l'atrocité la plus flagrante, la plus barbare de toutes. Il se déroule en

direct sur nos écrans, sans qu'on puisse y échapper. Le soutien inconditionnel des puissances occidentales à Israël lui confère une importance historique mondiale. Pour un sociologue, il ne suffit pas de déclarer de quel côté on se trouve puis de passer à autre chose ; en tant que sociologues, nous inscrivons nos engagements politiques dans un cadre théorique. À l'ère de la "postcolonialité", la répression systématique et ouverte des Palestiniens par l'État israélien rend celle-ci unique, nous obligeant à ré-examiner notre propre passé, ce qui revient à donner [une nouvelle importance au "colonialisme de peuplement", en tant que vestiges d'empires en déclin.](#) »

Il ne s'agit là que de trois passages parmi tant d'autres tout aussi admirables.

> Son influence personnelle et la priorité qu'il a donnée à la sociologie publique

Je voudrais maintenant revenir sur l'influence que Michael a eue sur moi et sur mon travail, avant de revenir sur la sociologie publique.

Lorsque Michael a pris sa retraite en 2023, j'ai partagé quelques réflexions, tout comme ses autres étudiants. En voici un extrait. J'ai commencé mes études supérieures en septembre 2001. Deux semaines plus tard, le Congrès se prononçait en faveur de l'invasion de l'Afghanistan, et le monde n'allait plus jamais être le même. Je me souviens des cours de Théorie sociologique (Soc 101) de Michael au cours de ces premières semaines, durant lesquels il critiquait résolument la guerre imminente et amenait avec brio une salle remplie d'étudiants à réfléchir de manière critique au 11 Septembre et à ses conséquences, à un moment où le nationalisme américain était à son plus haut niveau. J'ai su alors que j'étais à ma place.

En l'espace de quelques années, Michael a défini les objectifs de la sociologie publique ; l'enthousiasme et l'énergie qui entouraient ce projet étaient palpables et ont eu une profonde influence sur ma vie depuis lors. Comme il l'a écrit dans « For Public Sociology » (2005) : « Parmi les 50 à 70% d'étudiants qui parviennent à obtenir leur doctorat, beaucoup restent fidèles à leur engagement initial en faisant de la sociologie publique en parallèle, souvent à l'insu de leur directeur de thèse. » À présent, même si je n'ai pas de directeur de thèse à proprement parler, c'est bien la sociologie publique « en parallèle » qui continue de me servir de référence.

Aujourd'hui, l'influence de Michael sur ma pensée, quoique moins manifeste, reste profonde et indéfectible. Mes travaux sur la religion et la folie au Maroc font écho à ce que j'ai appris à travers lui sur les travaux psychanalytiques de Fanon en Algérie et les racines sociologiques du traumatisme. Mes recherches sur l'endettement des ménages en Inde me ramènent à mon premier amour, le

marxisme, qu'il a nourri. Le marxisme de Michael était en effet mon refuge.

J'ai été attirée vers Michael non seulement en raison de son charisme intellectuel et personnel, mais aussi parce que je voyais l'aliénation et les classes sociales dans tout ce que j'étudiais, qu'il s'agisse de la façon dont les gens percevaient l'industrie pornographique (le sujet de mon mémoire de maîtrise quand j'étais son étudiante) ou des types de mobilisation politique parmi les minorités musulmanes (ma thèse, qu'il a dirigée et qui a finalement donné lieu à un livre).

> Enseigner à penser de manière analytique avec, toujours, l'objectif de changer le monde

Michael m'a encouragée dans mon travail ethnographique à éviter les sites hégémoniques du pouvoir et du cosmopolitisme mondial et à m'intéresser plutôt à des villes plus marginales sur mes terrains de recherche en France et en Inde. J'ai donc fini par étudier Lyon, dans le sud-est de la France, et Hyderabad, dans le sud de l'Inde. Je lui en suis très reconnaissante car cela a été l'occasion pour moi de vivre et d'apprendre aux marges. Grâce à Michael, j'ai appris à penser de manière analytique, et lorsque je peine à formuler un argument, je reviens au tableau « 2x2 » qu'il affectionnait tant et retrouve ainsi la clarté et la précision qui sans cela m'échappent.

Michael a bien sûr influencé ma compréhension de l'ethnographie. Alors que je me débattais avec des questions éthiques profondes et les relations de pouvoir sur le terrain dans mes recherches sur les communautés musulmanes subalternes, je savais que Michael était avec moi en esprit, et je l'ai cité dans l'annexe méthodologique de mon livre.

Toujours tiré de *The Extended Case Method* : « Quel que soit le camp dans lequel nous nous trouvons, celui des dirigeants ou celui des travailleurs, des Blancs ou des Noirs, des hommes ou des femmes, nous sommes automatiquement impliqués dans une relation de domination. En tant qu'*observateurs*, même si nous aimons nous leurrer, nous sommes "de notre propre côté" [...] (Goldner, 1968). La mission qui est la nôtre peut bien être une noble mission – développer les mouvements sociaux, défendre la justice sociale, bousculer les limites du quotidien –, mais il est impossible d'échapper à la divergence fondamentale entre les intellectuels, aussi organiques soient-ils, et les intérêts de leurs soutiens déclarés. »

Michael vivait et respirait la Thèse 11 : « Jusqu'à présent, les philosophes n'ont fait qu'*interpréter* le monde de différentes manières ; il s'agit pour nous de le *changer*. »

Je pense que ses étudiants seraient tous d'accord pour dire qu'il croyait avant tout à la possibilité de changer le monde et à la révolution plutôt qu'à la théorie pour la théorie ou à la connaissance pour la connaissance. C'est ce qui

me motive, et même me hante, dans tout ce que je fais. Mais cela occupe une place étrange dans la sociologie aux États-Unis. Il y a des années de cela, je me souviens avoir reçu une évaluation très négative d'un de mes étudiants, qui avait écrit : « Le cours de Mme Parvez ne sert à rien, à moins de vouloir devenir un révolutionnaire communiste. » Je ne savais pas si je devais me sentir insultée ou considérer cela comme un honneur. J'aime à penser que Michael aurait ri et aurait été fier. Comme l'a écrit Zach Levenson dans un hommage, « Michael ne supportait pas l'empirisme, mais il était tout aussi rebuté par le théoricisme. Selon lui, la tâche du marxisme sociologique consistait à naviguer prudemment entre ces deux écueils ».

Une autre qualité exemplaire chez Michael, qui, je l'espère, m'a influencée, était sa volonté de changer au fur et à mesure que le monde changeait. Là encore, cela correspondait à sa compréhension du marxisme. Bien qu'il ait donné son cours de théorie sociale d'une manière très particulière pendant des décennies, il en est venu à inclure Du Bois, s'est lancé dans une toute nouvelle réflexion, et a commencé à modifier en conséquence son cours de théorie. Avant Du Bois, c'est avec la pensée de Bourdieu qu'il avait entretenu un long dialogue. (Je me souviens qu'il s'était inscrit au cours de Loïc Wacquant sur Bourdieu et qu'il se plaignait de la quantité de devoirs qu'il avait à faire !) J'ai eu la chance de faire partie de cette cohorte d'étudiants qui débattaient et discutaient des limites et du potentiel de la perspective bourdieusienne. Michael avait un besoin profond de comprendre et de clarifier ses propres perspectives théoriques, et c'était passionnant de partager ne serait-ce qu'une petite partie de cet élan vital.

> L'optimisme de la volonté, pour aller de l'avant

Michael avait écrit en 2011 : « Antonio Gramsci est célèbre pour avoir associé les expressions "pessimisme de l'intelligence" et "optimisme de la volonté" ». Le pessimisme de l'intelligence fait référence à la détermination structurelle des processus sociaux, qui impose des limites au possible. La politique, en revanche, exige de l'optimisme, car elle concerne la formation de la volonté collective, la dissolution des limites et la recherche de l'impossible. [...] L'optimisme de la volonté appelle le pessimisme de l'intellect, et vice versa. Ils sont inséparables. »

Même si j'avais quelques indices, j'ignore si Michael pensait que les crises aux États-Unis s'aggravaient de plus en plus et que les contradictions finiraient par être telles qu'elles conduiraient au socialisme. Mais Michael était toujours enthousiaste et soutenait régulièrement les mouvements sociaux contemporains, d'Occupy Wall Street au mouvement pour la justice en Palestine (dont il parlait à l'occasion depuis de nombreuses années).

Ceci étant dit, il nous rappelait souvent que notre premier public était nos étudiants de premier cycle. Et dans la me-

sure où nous sommes engagés dans une guerre de position gramscienne, l'université se trouve dans les tranchées. Remonter le moral de nos étudiants, les aider à comprendre que quelque chose est pourri au cœur même de notre système capitaliste, et que oui, ils peuvent et doivent changer le monde, voilà peut-être la tâche la plus importante qui nous incombe, à nous qui travaillons dans l'éducation.

Avec son humilité habituelle, Michael disait toujours que la sociologie publique n'était rien d'autre que la sociologie usuelle dans une grande partie du Sud global, de l'Afrique du Sud à l'Inde, et qu'il ne faisait pas vraiment quelque chose de nouveau en défendant l'idée que les sociologues doivent rendre des comptes de leur travail auprès des citoyens ordinaires et dialoguer avec eux. Je pense qu'il apprenait des activistes et des sociologues du Sud global.

> Une sociologie publique organique : processus ou éthique

En 2011 encore, il écrivait ceci : « La sociologie publique ne peut être synonyme de mauvaise sociologie, elle ne peut être avant-gardiste ou populiste, mais doit viser un dialogue [avec les travailleurs] sur la base de ce que nous savons en tant que sociologues » (2011: 75).

Nous devons poursuivre ces échanges entre le Nord et le Sud, et pour ce faire, continuer à déconstruire cette dichotomie pour aller vers une véritable solidarité, que Michael mettait si bien en application. Nous devons continuer à partager nos connaissances de manière véritablement multidirectionnelle, à partager nos idées avec les communautés présentes sur le terrain et avec les mouvements sociaux. Nous ne serons pas toujours d'accord, et pour ceux d'entre nous qui sont ethnographes, nos arguments ne seront peut-être pas toujours ceux que les communautés veulent entendre ; mais c'est dans ce processus de dialogue et de débat que nous avançons – et c'est ce qui constitue une tradition.

D'après un essai qu'il a écrit en 2021, j'ai le sentiment qu'il était de plus en plus important pour Michael que la sociologie publique ne se limite pas aux canaux habituels d'écriture que sont les médias, entre articles d'opinion et interventions radiophoniques, mais s'engage auprès des activistes et des communautés dans une « sociologie publique organique ». Pour ce qui me concerne, c'est la direction que j'ai prise. Il n'y a pas de modèle à suivre pour y parvenir, et j'apprends beaucoup au fur et à mesure. J'essaie de trouver le juste équilibre entre l'analyse et la théorie sociologiques, d'une part, et les réalités vécues et la communication directe avec les personnes les plus touchées par la violence et la souffrance que nous voulons

combattre, d'autre part – qu'il s'agisse des communautés de réfugiés, des travailleurs migrants ou des activistes de la classe laborieuse qui manifestent dans les rues.

Même si Michael n'est pas entré dans les détails de la gestion de ces relations de pouvoir ni de la manière exacte de mener ces dialogues, en particulier entre les différentes classes sociales, je pense que nous pouvons tout de même tirer des enseignements de son exemple. Plus précisément, je me demande si la sociologie publique organique peut être un processus ou une éthique.

Michael ne l'aurait jamais formulé ainsi, mais d'après son exemple, je pense que la sociologie publique organique a peut-être à voir avec un engagement envers la science, mais aussi avec un engagement à dialoguer avec les gens, avec son cœur en même temps qu'avec une sorte de conviction morale et de force de caractère.

> L'humour, l'énergie, l'optimisme et l'éthique de Michael pour nous accompagner dans l'incertitude

Quels sont les traits de caractère de Michael Burawoy qui ont marqué des centaines, voire des milliers, d'entre nous à travers le monde ? Il était ouvert d'esprit, croyait en l'intuition des autres, était gentil et humble, et avait un véritable esprit démocratique : il croyait qu'on pouvait apprendre de n'importe qui et avait pour principe de traiter tout le monde avec respect, de ses étudiants au personnel d'entretien de l'immeuble. Bien sûr, il pouvait se montrer impatient et ne tolérait ni la paresse intellectuelle ni la démagogie. Mais Michael avait tant de publics différents, aussi bien dans les pays du Nord que dans ceux du Sud, et ce qui rendait sa sociologie publique si intègre, c'était cette éthique, sa façon d'être.

Dans la période sombre que nous traversons, je regrette de ne plus pouvoir avoir ces conversations avec Michael sur la sociologie publique et les manières de s'organiser. Mais dans mon processus de deuil, je pense à prendre tout ce que j'aimais chez lui, son humour, son énergie, son optimisme et son éthique, et à les faire miens. Je pense que c'est le chemin que nous devons tous emprunter aujourd'hui, nous qui avons évolué dans son entourage et qui avons pu apprendre de lui et profiter de ses bienfaits. Dans *The Extended Case Method*, il écrivait : « Lorsque le sol sous nos pieds tremble sans cesse, nous avons besoin d'une béquille. » Pour moi, les écrits de Michael Burawoy (que je considère comme une œuvre poétique) et son éthique (dont j'ai eu le privilège d'être témoin) seront cette béquille. ■

Cet article est inspiré des commentaires que j'ai formulés le 1^{er} mars 2025 à l'occasion d'un webinaire organisé en l'honneur de Michael Burawoy par le Social Theory Network, basé au Bangladesh. Le webinaire était intitulé « Public Sociology & the Global South ». Une première version a été publiée dans le [Berkeley Journal of Sociology](#).

Toute correspondance est à adresser à Fareen Parvez <parvez@soc.umass.edu>

> Le procès de travail comme production d'hégémonie : la contribution de Burawoy

Aylin Topal, Middle Université technique du Moyen-Orient (Turquie)

J'ai rencontré pour la première fois le professeur Michael Burawoy à la conférence du Conseil des Associations nationales de l'Association internationale de Sociologie (ISA) à Ankara en 2013. À l'époque, il était président de l'ISA. Je suis depuis devenue un membre actif de l'ISA et Michael et moi sommes restés en contact. Nous nous retrouvions à des conférences de l'ISA et échangeons des mails à propos d'événements politiques importants. Michael était vraiment un spécialiste des sciences sociales transdisciplinaire. En tant que politologue, je suis devenue membre de l'ISA grâce à son attitude accueillante et à ses recherches transdisciplinaires qui portaient de questions.

Nous avons un ami commun, Erik Olin Wright, que nous avons perdu en 2019. Dans les articles qu'il a écrits alors qu'il luttait contre la leucémie dont il était atteint, Erik a beaucoup réfléchi à la vie, à la mort et à ce qui vient après la mort. Je me souviens d'avoir échangé des mails avec Michael au sujet de la vision matérialiste d'Erik, qui pensait que nos corps physiques retournent à l'univers sous forme de poussière d'étoiles, en lien profond avec le cosmos. Je sais que Michael adhérait à cette approche profondément humaniste de la réintégration dans le monde naturel. Non seulement il continuera d'exister sous forme de poussière d'étoiles, mais il sera également lu et cité par de nombreux chercheurs intéressés par les caractéristiques du procès de travail capitaliste et la dynamique de la lutte des classes. Je souhaite avec cet article rendre hommage à sa contribution à la littérature sur le sujet.

> La force de travail

Le procès de production occupe une place centrale dans la théorie économique. Après tout, la définition de l'économie commence par la production, qui peut être définie comme la transformation d'objets ayant une valeur d'usage spécifique en objets ayant une valeur d'usage différente. La production correspond donc à la production d'une nouvelle valeur d'usage. C'est la force de travail qui, en agissant sur les moyens de production pour transformer les objets, produit une nouvelle valeur d'usage. Cette transformation et la nouvelle valeur d'usage ont un sens pour les marchés dans la mesure où elles correspondent à une valeur d'échange plus élevée.

Au cœur de la production capitaliste se trouve un antagonisme fondamental. Sur les marchés capitalistes, les travailleurs ne possèdent pas les moyens de production avec lesquels ils doivent interagir pour produire une valeur d'échange plus élevée. Pour cela, les capitalistes doivent investir dans la force de travail. Cet investissement dans la force de travail est inévitable pour les capitalistes, car la force de travail est la seule capable de transformer des objets et de produire une nouvelle valeur d'échange qui dépasse la valeur d'échange précédente de l'objet. Investir dans la force de travail est rentable dans la mesure où la valeur créée par les travailleurs est supérieure à la valeur d'échange de cette force de travail. Le salaire est la valeur d'échange du travail, qui est à un niveau déterminé socialement suffisant pour reproduire la force de travail et subvenir aux besoins des familles des travailleurs. Parallèlement, les capitalistes doivent réaliser des profits en faisant travailler les travailleurs au-delà du temps nécessaire à la création d'une nouvelle valeur égale au salaire de leur force de travail.

Par conséquent, le procès de travail capitaliste s'étend inévitablement au-delà de la production de la valeur d'usage et de la valeur d'échange du travail pour englober la production et l'appropriation privée de la plus-value socialement produite. Le procès de travail capitaliste implique, d'une part, des relations entre la production visant à maximiser l'extraction du surplus de travail non rémunéré et, d'autre part, la maximisation de la valeur d'échange de la force de travail au-delà du niveau minimum de subsistance. Malgré le caractère central de ces tensions inhérentes aux relations sociales de production, les recherches approfondies et les débats engagés sur la production et le procès de travail ont fait grandement défaut jusqu'aux années 1970.

> Des travaux critiques pionniers

En 1954, un groupe de spécialistes en sciences sociales a entrepris d'étudier les relations de travail et les systèmes industriels dans différents pays dans une perspective comparative axée sur le développement économique, les marchés du travail et les relations entre l'État, les entreprises et les travailleurs (ou relations entre les partenaires sociaux). La motivation principale de ces études était de

“l’interaction entre la coercition et le consentement qui masque la nature du capitalisme basée sur l’exploitation”

découvrir les modèles universels d’industrialisation ainsi que les relations de travail et la formation industrielle *sui generis* façonnées par le contexte culturel et politique de chaque marché. Les recherches de ce groupe, financées par la Fondation Ford, ont donné lieu en 1960 à la publication d’un ouvrage coécrit par Clark Kerr et d’autres auteurs, intitulé [*Industrialism and Industrial Man*](#). Cet ouvrage se concentre sur l’influence de ceux qui mènent l’industrialisation dans chaque pays sur le déroulement effectif du processus d’industrialisation. Ces études n’ont pas réussi à dépasser le cadre de la théorie de la modernisation, qui met l’accent sur le rôle des « élites de l’industrialisation » jouant le rôle de médiateurs entre les travailleurs et les employeurs pour assurer la stabilité et la croissance économique. Leur conception fonctionnaliste des relations causales, leur caractère ahistorique et leur tendance à la tautologie n’ont suscité aucun débat en dehors de leurs propres cercles.

L’ouvrage de Harry Braverman intitulé [*Labor and Monopoly Capital: The Degradation of Work in the Twentieth Century*](#), publié en 1974 (et traduit en français sous le titre [*Travail et capitalisme monopoliste*](#)), a été l’un des premiers à examiner de manière critique la place centrale du processus du travail dans la société capitaliste. Braverman y soutient que le capitalisme est synonyme d’émergence des techniques modernes, mais qu’il entraîne à terme une érosion généralisée des compétences, tant dans les usines que dans les bureaux. Il interprète l’histoire du capitalisme comme une déqualification des masses, tandis que le travail qualifié a été confiné à un très petit nombre de travailleurs, notamment les ingénieurs et les managers. Le travail déqualifié, en revanche, devient un appendice interchangeable des machines. En bref, Braverman souligne que le taylorisme n’est « rien d’autre que la verbalisation explicite du mode de production capitaliste ».

L’argument de Braverman sur la déqualification présente des similitudes frappantes avec les thèmes abordés dans le film *Les Temps modernes* (1936) de Charlie Chaplin, qui critique les effets déshumanisants de l’industrialisation et des processus de travail capitalistes. La fragmentation des tâches complexes en tâches simples et répétitives aliène les travailleurs, et le sens de leur mission et de leur valeur est détruit par les machines. Il est vrai que la division technique du travail dans le processus de production capitaliste façonne intrinsèquement le processus de travail ; un processus de production complexe n’est pas un processus indifférencié, mais plutôt un processus fracturé en interne

par la division capitaliste du travail. Dans la mesure où les différentes branches de la production compartimentent ce processus, les travailleurs ne participent pas à toutes les transformations que subit le produit, mais interagissent généralement avec celui-ci à un stade particulier de sa production. Cette critique puissante du processus de travail capitaliste a inspiré d’autres ouvrages et a suscité de vifs débats sur le processus de travail parmi les chercheurs de divers domaines.

> Friedman et Edwards : la nécessité d’une recherche ethnographique

Une fois le voile levé par Braverman sur le processus de travail capitaliste, le débat s’est plus particulièrement centré sur une question fort simple et néanmoins cruciale : pourquoi les travailleurs travaillent-ils aussi dur ? Ce qui amène à se demander : comment les travailleurs intériorisent-ils les principes fondamentaux du capitalisme qui les contraignent ? Friedman, Edwards et Burawoy ont apporté des réponses déterminantes à ces questions. [Andrew Friedman a mis l’accent](#) sur une autre facette du contrôle capitaliste du travail, une facette plus humaine. Il a affirmé qu’au lieu d’un contrôle direct ou d’une supervision, les travailleurs bénéficient d’une « autonomie responsable » qui leur permet de s’identifier facilement aux objectifs de l’entreprise. Friedman souligne la variabilité et l’adaptabilité du contrôle managérial, façonné par les stratégies de résistance des travailleurs. De même, [Richard Edwards a proposé une lecture plus nuancée](#) de la nature relationnelle et stratégique des relations sur le lieu de travail.

Edwards note que l’analyse de Braverman tend à généraliser les principales caractéristiques du taylorisme à travers l’histoire du capitalisme. Les principes de gestion scientifique du taylorisme ont profondément marqué le contrôle des processus de travail tout au long du XX^e siècle. Cependant, il convient de les considérer comme une forme de gestion du contrôle. Edwards identifie trois modèles – simple, technique et bureaucratique –, chacun représentant une stratégie de gestion différente. Il introduit le concept de lieux de travail « contestés », où le contrôle n’est pas nécessairement absolu, mais fait l’objet de négociations constantes entre les travailleurs et la direction. Ainsi, contrairement à la description des travailleurs comme étant passifs faite par Braverman, Edwards met l’accent sur la nature conflictuelle des relations sur le lieu de travail et sur la résistance des travailleurs. Bien que Friedman et Edwards aient tous deux intégré la

>>

capacité d'action des travailleurs dans leur analyse, ils n'ont pas réussi à répondre de manière satisfaisante aux questions épineuses.

Pour répondre à la question de savoir comment les travailleurs consentent à leur propre exploitation dans le processus de travail capitaliste, le chercheur doit faire preuve d'une empathie extrême. Comprendre le point de vue d'un sujet en sciences sociales est une entreprise complexe et souvent difficile. Le chercheur doit mettre de côté ses hypothèses et ses idées théoriques préconçues afin de véritablement saisir les expériences vécues par les autres. La véritable empathie est également limitée, car le point de vue des chercheurs est façonné par le contexte social. Pour pouvoir dépasser les limites de l'empathie, le chercheur doit avoir un accès direct à la réalité des sujets. Par conséquent, la recherche ethnographique est nécessaire pour pouvoir répondre à ces questions sur le processus de travail.

> Les idées fondamentales de Burawoy

Michael Burawoy avait non seulement une rigueur intellectuelle extraordinaire, mais aussi un sens profond de l'empathie, et une attitude d'humilité et de réflexivité. Fort de ces qualités, il a contribué au débat sur le procès de travail. La principale différence entre lui et d'autres chercheurs était qu'il essayait de répondre à ces questions non pas à partir de la position objective et distante du chercheur, mais en tirant ses réponses de son expérience subjective d'ouvrier d'usine. Il a passé beaucoup de temps à travailler dans des usines, ce qui a profondément influencé sa compréhension de la dynamique du lieu de travail, du consentement des travailleurs et de l'interaction entre le travail et le procès de travail capitaliste.

Son ouvrage *Manufacturing Consent: Changes in the Labor Process under Monopoly Capitalism* (traduit en français sous le titre *Produire le consentement*) s'appuie sur son expérience d'ouvrier dans l'atelier d'usinage de l'Allied Corporation à Chicago. Burawoy commence précisément en se demandant comment les travailleurs assument et reproduisent eux-mêmes le rôle de la direction. Il note que les réponses possibles à ces questions doivent être recherchées dans le procès de travail capitaliste, car celui-ci fabrique à la fois le consentement et les marchandises. À l'instar de la conceptualisation de « l'autonomie responsable » de Friedman, Burawoy note que les travailleurs se perçoivent comme ayant le choix.

C'est précisément cette illusion de choix qui pousse les travailleurs à intérioriser activement les règles du contrôle capitaliste sur le procès de travail. En tant que machiniste, Burawoy a vécu le quotidien et les interactions sociales de l'usine. Il raconte comment il a lui-même ressenti les pressions liées aux quotas de production, au contrôle mana-

géral et aux relations entre les travailleurs lorsqu'ils sont confrontés à ces pressions. Il fournit des détails précieux sur la manière dont les travailleurs cherchaient à dépasser les quotas de production afin d'obtenir des récompenses ou des pauses supplémentaires. Il soutient que ces stratégies ressemblant à des jeux, qu'il appelle le « *making out* » constituent des éléments de consentement à leur propre exploitation. Il estime également que l'importance accordée au concept de contrôle occulte le fonctionnement réel du capitalisme. Lui-même met plutôt l'accent sur l'interaction entre coercition et consentement au sein du procès de travail, qui masque la nature du capitalisme basée sur l'exploitation.

> Politique de production dans les sociétés capitalistes, socialistes et postcoloniales

Il a ensuite élargi ces idées fondamentales à un contexte mondial et macroéconomique plus large, dans son ouvrage suivant, *The Politics of Production*, publié en 1985. Dans ce livre, il se concentre sur les cadres politiques et institutionnels de la production dans différents contextes spatio-temporels. Il fait observer que la « politique de production » est déterminée par les politiques publiques, le marché du travail et la dynamique de la lutte de classes. Sous l'influence de ces déterminants, l'organisation du travail et la production sont structurés en différents régimes de travail et systèmes de politique de production dans les sociétés capitalistes, socialistes et postcoloniales.

Dans les sociétés capitalistes, il souligne l'importance du management, compte tenu de la priorité accordée à la maximisation des profits. Il montre comment les lois du travail, les politiques sociales et les éléments idéologiques permettent de maintenir le contrôle sur les travailleurs. Dans le socialisme d'État de l'Union soviétique, les négociations entre les travailleurs et les dirigeants sur le contrôle bureaucratique conduisent souvent à des relations conflictuelles en raison de l'inadéquation entre les priorités de l'État et les besoins des travailleurs. Ces éléments favorisent la politique de production socialiste, proposant différentes incitations pour fabriquer le consentement et établir des mécanismes de résistance. Enfin, pour les politiques de production postcoloniales, Burawoy élargit son analyse à l'échelle mondiale afin de comprendre comment les relations impérialistes continuent de déterminer les procès de travail dans le contexte postcolonial. Ses réflexions sur la manière dont le capitalisme mondial façonne les régimes de travail éclairent sa perspective sur les procès de travail néolibéraux.

> Burawoy met en pratique l'analyse de Marx, soulignant l'impératif de la productivité

Avec ces deux ouvrages complémentaires, Burawoy fournit un cadre complet pour comprendre les procès de travail, reliant les expériences quotidiennes des travailleurs à des

forces politiques et économiques plus larges. Il souligne par là l'importance de relier l'analyse à différents niveaux. Il suggère également que le contrôle et le consentement, en tant qu'éléments du procès de travail capitaliste, doivent être considérés ensemble, car ils correspondent à la nature à double facette des relations sociales de production capitalistes. Il note que le travail est à la fois valorisé et réprimé sur le lieu de travail, dans le cadre des préoccupations visant à rendre hégémonique une conception et une condition particulières des relations de production.

L'analyse de Burawoy met nécessairement en avant l'impératif de la productivité du travail. Il met efficacement en œuvre l'analyse de Marx sur le procès de travail. La vie professionnelle est objectivement organisée autour de la productivité. -> C'est la productivité qui crée la plus-value. -> L'autovalorisation du capital dans toute la mesure du possible est la motivation principale des capitalistes. -> Lorsque le détenteur d'argent trouve de la main-d'œuvre gratuite sur le marché et s'en empare, l'argent se transforme en capital à accumuler. -> Le travail social dans les collectivités est plus productif que celui des travailleurs individuels. Plus précisément, le travail est productif en tant que pouvoir collectif. -> Le but du capitalisme est d'augmenter autant que possible la rentabilité. -> Pour accumuler davantage, le capitaliste achète la force de travail d'un grand nombre de travailleurs afin d'augmenter la puissance productive du travail social. -> Par conséquent, de nombreux travailleurs sont employés et travaillent côte à côte, que ce soit dans le même processus ou dans des processus différents mais liés, afin d'augmenter la productivité. Cette chaîne argumentative nous amène à ce que Marx appelle la « co-opération des travailleurs ». De plus, la co-opération des travailleurs est menée conformément à un plan élaboré par les gestionnaires et les superviseurs au nom des propriétaires de biens.

Burawoy souligne que la division du travail n'est pas une fin en soi, mais un moyen d'atteindre la productivité. Le système capitaliste se reproduit donc grâce à la productivité du travail, car une productivité accrue signifie une plus grande production de plus-value. L'un des principaux moyens d'augmenter la productivité a été d'accroître la division technique du travail. Par conséquent, le rôle de la direction est de faciliter la productivité, et pas nécessairement de mettre en œuvre la division du travail. À première vue, les travailleurs produisent individuellement des parties de la marchandise, mais la production est en réalité un processus social. C'est le travail collectif qui permet de réaliser le produit dans son ensemble. Par conséquent, le procès de travail capitaliste produit une hégémonie en transformant les travailleurs en individus isolés et simultanément en les maintenant comme partie de la force de travail collective. Comme le propose Marx, le pouvoir collectif de la production sociale est rendu possible par l'organisation du travail « en un seul corps productif », dans le but d'améliorer sa productivité.

> Le cadre conceptuel de Burawoy pour la production de l'hégémonie de classe

Burawoy note (tout comme Marx) que les capitalistes et leurs dirigeants contrôlent strictement le procès de travail. La soumission du travail au capital résulte du fait que le travailleur travaille pour le capitaliste et, par conséquent, sous son contrôle. Essentiellement, le pouvoir du capital définit les exigences relatives à la conduite du procès de travail lui-même. Une autorité directrice est nécessaire pour assurer une coopération harmonieuse et le développement d'organisations productives. Par conséquent, le travail de direction, de supervision et d'ajustement du procès de travail devient l'une des fonctions du capital. Cependant, la motivation des capitalistes à contrôler le procès de travail ne se limite pas à l'augmentation de la coopération et de la productivité. Le capital et le travail sont intrinsèquement en lutte pour le contrôle du temps de travail et l'appropriation du produit excédentaire. La gestion et la supervision sont des outils essentiels pour lutter contre une montée des révoltes sur le lieu de travail. L'élément du consentement est constamment présent dans l'analyse de Marx. Cependant, comme Marx écrivait principalement un texte politique – contrairement au texte sociologique de Burawoy –, il n'aborde pas la question de savoir comment et pourquoi les classes ouvrières consentent à ce management.

Les études de Burawoy fournissent un cadre judicieux pour examiner la production de l'hégémonie de classe, en se concentrant sur la manière dont le procès de travail capitaliste empêche l'émergence de formes antagonistes de conscience. Cependant, il note que les travailleurs ressentent souvent du mécontentement et de la frustration sur leur lieu de travail en raison de la pression des quotas de production, de la supervision stricte et des tâches répétitives. Il ne s'agit pas précisément d'une conscience de classe, mais plutôt de la conscience d'une opposition qui s'exprime par de nouveaux modes d'action. Bien que les travailleurs reconnaissent consciemment que l'entreprise vise à réaliser des profits en extrayant la plus-value qu'ils produisent, leurs revendications portent principalement sur la dignité et l'autonomie. Ainsi, les relations objectives des travailleurs avec les moyens de production génèrent certainement des conflits qui façonnent l'expérience des travailleurs sur un mode de « classe ». [Comme le suggère Thompson](#), la classe est toujours présente sous forme de frustration et de mécontentement, mais ces tensions ne trouvent pas nécessairement leur expression dans la conscience de classe.

Burawoy utilise la notion d'hégémonie de Gramsci, qui combine consentement et coercition avec des moments de formation de la volonté collective. Gramsci fournit un cadre théorique et conceptuel fécond, qui nous aide à comprendre la transformation de la subjectivité individuelle dans le cadre global de la praxis comme des moments

de formation de la volonté collective. Le récit de Burawoy illustre comment les expériences quotidiennes des travailleurs divergent les unes des autres, compromettant leur identité collective et la formation de leur volonté collective. C'est pourquoi les travailleurs se font concurrence, par exemple pour atteindre leur quota individuel et obtenir des avantages supplémentaires. Leurs intérêts économiques individuels pourraient rendre difficile la solidarité entre certaines catégories de travailleurs.

Comme le note Filippini, Gramsci définit les individus comme des êtres stratifiés et contradictoires, définis par leur relation avec la société. L'individu est donc considéré comme un « homme collectif » construit par le sens commun, en constante évolution sur le terrain idéologique. Burawoy souligne l'importance du terrain idéologique dans *Politics of Production*, bien qu'il ne se livre pas à une analyse au niveau national. Il insiste néanmoins sur le fait qu'il se réfère au contexte américain, où l'absence de leadership politique et intellectuel de la classe laborieuse conduit à une concurrence des travailleurs entre eux. Ainsi, les intérêts individuels stratifiés et contradictoires sont le résultat de l'incapacité des travailleurs à traduire leurs intérêts dans un organisme collectif.

Comme le soulignent Panitch et Gindin, Burawoy considère les syndicats comme un appareil hégémonique central de la classe laborieuse, capable de faire participer différentes fractions de la classe laborieuse à un dialogue et de traduire leurs différentes pratiques. Il est clair que sans action politique collective, le procès de travail ne permettrait pas aux différents segments de la classe laborieuse de transcender leurs intérêts économiques et corporatifs sur la base de la solidarité des intérêts, même dans le domaine purement économique. Pire encore, sous l'assaut néolibéral mondial, les travailleurs sont privés de la capacité de leurs syndicats en tant que principale organisation politique à agir en faveur des classes subalternes.

> En guise de conclusion

Les travaux de Burawoy s'appuient sur deux propositions : a) la réalité fondamentale de la vie des travailleurs se définit sur le lieu de travail ; et b) les changements dans le procès de travail sont liés aux changements dans la composition du capitalisme. À partir de ces propositions, il est encore nécessaire de fournir des analyses de la transformation néolibérale de l'organisation du travail et de son impact sur la formation de la volonté collective des travailleurs.

Il est évident que la privatisation accélérée à l'ère néolibérale a eu un impact réel sur les travailleurs des entreprises privatisées, qui ont tendance à perdre massivement leur emploi et à être privés de leurs droits sociaux. Pourtant, les travailleurs ont montré très peu de signes de mécontentement à l'égard de ces politiques de privatisation. Des recherches supplémentaires sont nécessaires pour comprendre l'absence de symptômes d'agitation en liaison avec les privatisations.

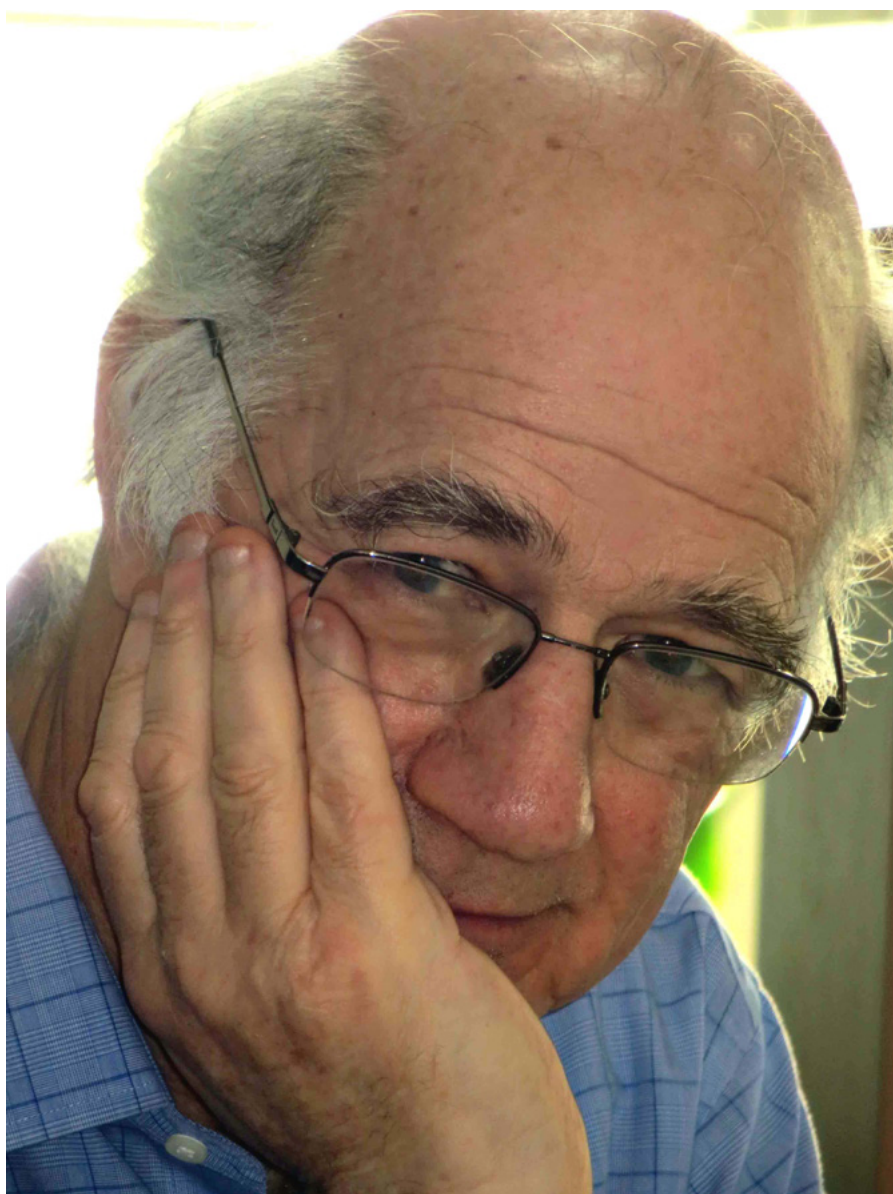
De nouvelles études devraient mettre en évidence le rôle central du procès de travail et les expériences des travailleurs pour gagner leur vie, et offrir une analyse de l'hégémonie et de la contre-hégémonie sous le néolibéralisme. Il convient également de noter que, à l'ère néolibérale, les expériences des travailleurs sur leur lieu de travail peuvent varier. Plutôt que d'identifier et d'analyser un procès de travail néolibéral unifié et cohérent, les nouvelles études devraient adopter des points de vue initiaux qui reflètent l'idée que le procès prend des formes différentes dans d'autres secteurs de l'économie. Le cadre méthodologique et conceptuel de Michael Burawoy continuera à guider les nouveaux ethnographes dans l'interprétation de leurs expériences de terrain. ■

Toute correspondance est à adresser à Aylin Topal <aylintopal@gmail.com>

> Rencontres et débats avec Michael Burawoy

Ari Sitas, Université du Cap et Université de Stellenbosch (Afrique du Sud)

Michael Burawoy lors d'une conférence à l'Université nationale Académie Mohyla de Kiev, en Ukraine. Photo de Volodymyr Paniotto, sur Wikipedia.



C'est en 1979 que j'ai découvert les travaux de Michael Burawoy. Eddie Webster, mon professeur, est venu me voir avec un livre tout neuf à la main, *Manufacturing Consent: Changes in the Labor Process under Monopoly Capitalism* [édition en français publiée sous le titre *Produire le consentement*].

Il a insisté pour que j'utilise ce livre dans les cours pour lesquels j'allais le remplacer à Wits. « C'est le complément idéal », insistait-il, « à *Working for Ford* de Huw Beynon », qui devait constituer la pierre angulaire de mes cours. Je me suis donc retrouvé à essayer de comprendre comment les mécanismes d'adaptation des travailleurs permettaient

>>

d'obtenir et de garantir l'hégémonie à travers les jeux sur le lieu de travail. Le livre s'appuyait sur l'expérience de Michael au travail dans un environnement similaire à celui étudié par Elton Mayo dans les années 1920, lorsque celui-ci avait découvert que les travailleurs surmontaient les difficultés grâce à des réseaux informels de solidarité. Mais contrairement à Mayo, Michael y *travaillait*, passant d'une usine à l'autre, de manière à comprendre les enjeux politiques dans la production. C'est ce qui a donné son deuxième livre, *The Politics of Production: Factory Regimes Under Capitalism and Socialism*.

J'ai ensuite découvert à quel point il était proche d'Eddie Webster et de la célèbre historienne Luli Callinicos, qui étaient mes mentors, et depuis notre rencontre à Durban en 1989, j'ai moi aussi pu bénéficier de sa générosité et de son amitié. Il était fasciné par le travail que nous accomplissions au sein du mouvement théâtral ouvrier dans le cadre du mouvement syndical engagé et par la manière dont nous pratiquions notre propre « sociologie publique ». Nous avions de vifs débats au sujet des perspectives du mouvement social autour de nous, plongé dans ce qui était désigné comme la guerre civile du Natal.

Il m'a ensuite accueilli à deux reprises au sein du Département de Sociologie de Berkeley, en 1993-1994 et en 1999-2000. Il m'a en fait sorti des affres d'avoir à présider le comité Médias et Culture de l'accord de paix sur la guerre civile, où nous étions chargés de présenter les progrès réalisés à la presse pendant la journée et de faire face chaque nuit à la reprise des violences. Ce fut une année inoubliable, car il m'a présenté à ses nombreux collègues et amis – Peter Evans, Michael Watts, Gillian Hart, Asef Bayat, Michelle Williams et même Manuel Castells – qui étaient tous à l'écoute et s'intéressaient à la transition en Afrique du Sud. Michael était déjà fasciné par la Russie post-glasnost, si bien que les comparaisons entre les transitions planaient comme des fantômes dans les séminaires. J'ai ensuite dû retourner en Afrique du Sud pour assister en tant qu'observateur électoral de l'ANC aux premières véritables élections démocratiques.

L'image de Burawoy filant à toute allure sur son vélo, casque vissé sur la tête, depuis Oakland où il vivait jusqu'au campus et près du Monterey Market, où nous vivions, et ses incessants « tu dois lire ça » et « non, lis plutôt ça » nous ont permis d'aller de l'avant, au fur et à mesure que je me familiarisais avec son effort pour justifier théoriquement le travail ethnographique qui a fait de lui une figure sociologique de premier plan.

Dans les années qui ont suivi, nous nous sommes retrouvés de nombreuses fois, l'Afrique étant devenue pour lui une deuxième patrie : il m'a rendu visite dès mon arrivée à l'Université du Cap en 2010, où il m'a également présenté

AnnMarie Wolpe, une amie de longue date. Cette féministe déjà âgée m'a immédiatement recruté pour siéger au Harold Wolpe Trust, en mémoire d'un autre ami et sociologue. Michael voulait participer au lancement de mon livre *The Mandela Decade*, organisé par la Harold Wolpe Trust, mais il avait d'autres engagements internationaux auxquels il ne pouvait pas se soustraire. Il a essayé de me faire travailler avec lui lorsqu'il était président de l'ISA, mais je n'avais plus l'énergie nécessaire pour continuer à m'investir dans l'Association après avoir passé huit ans à en faire fonctionner les rouages.

En 2012, Sumangala Damodaran, de l'Université Ambedkar de Delhi, nous a réunis pour débattre de nos travaux qualitatifs respectifs sur les ouvriers et les communautés ouvrières. Nous étions en désaccord à la fois sur les notions de vérité et de mensonge ! Ce que je veux dire, c'est que son accès aux espaces industriels reposait sur le fait de ne pas révéler son véritable objectif et d'édulcorer ses orientations marxistes pour les adapter au discours des RH ! Alors que de mon côté, l'accès que j'obtenais dans l'Afrique du Sud de l'apartheid ne se faisait jamais à travers des réseaux managériaux, mais plutôt par l'intermédiaire de délégués et de responsables syndicaux. Nous étions également en désaccord sur le mot « ethnographie » : étant d'ascendance grecque, j'ai toujours eu une aversion pour un mot qui signifie « inscrire l'ethnos » sur vos sujets !

Puis nous nous sommes retrouvés à nouveau à Johannesburg, quand il travaillait sur son livre consacré à Bourdieu avec un autre bon ami, Karl von Holdt. Ensuite, nous nous sommes revus en ligne pour discuter de sociologie publique et de la circulation des idées sociologiques, dans le cadre d'une réunion organisée à Fribourg par notre amie Wiebke Keim. Puis nous nous sommes retrouvés au Cap pour discuter du système universitaire et de sa nouvelle culture managériale. Et enfin, à Johannesburg pour rendre hommage à notre ami Eddie Webster, à l'initiative de Sarah Mosoetsa et Michelle Williams. Il a également rendu hommage à une autre audacieuse amie désormais à la retraite : Jackie Cock.

Quelques semaines plus tard, Michael était tué à Oakland.

Avec sa mort, nous avons perdu un extraordinaire sociologue spécialiste du monde du travail et de la pratique de la sociologie, capable de synthétiser de manière magistrale les tendances sociologiques macro et micro. Une image de lui, théâtral et en perpétuelle ébullition, me revient à l'esprit : ses allées et venues, ses notes à la craie sur le tableau, les quadrants qu'il dessinait pour indiquer des catégories, son rire, et son sentiment d'horreur face aux atrocités en cours. Il nous a laissés avec ses réflexions sur la montée du populisme autoritaire et de la violence génocidaire. ■

Toute correspondance est à adresser à Ari Sitas <arisitas@gmail.com>

> Michael Burawoy: un phare pour nous tous

Shaikh Mohammad Kais, Université de Rajshahi (Bangladesh)

Le professeur Michael Burawoy a été une source d'inspiration durable pour de nombreux sociologues du Sud. Il a remis en question l'idée d'« une seule sociologie pour tous » et a défendu avec passion l'existence de « nombreuses sociologies à travers le monde ». Ses écrits et ses discours soulignaient le rôle central de la sociologie dans les pays du Sud, contestaient la division hiérarchique mondiale du travail intellectuel et plaidaient en faveur de théories fondées sur les expériences vécues dans nos sociétés.

Travaillant au Bangladesh, j'ai été profondément influencé par ses perspectives sur une sociologie décolonisée et émancipée. C'est en 2008 que j'ai fait la connaissance de Michael, lorsque le professeur Syed Farid Alatas m'a invité à participer à une conférence à Taipei en 2009. J'étais alors un chercheur en tout début de carrière, encore peu sûr de moi. Michael, avec la générosité qui le caractérisait, m'a aidé à rédiger mon résumé et mon article pour cette première réunion internationale. Je n'oublierai jamais cette première manifestation d'encouragement. À peu près à la même époque, j'ai également reçu le soutien d'autres universitaires confirmés, tels que Raewyn Connell, qui m'ont confirmé dans ma volonté d'explorer une sociologie propre au Sud.

Le cadre conceptuel bien connu de Michael, qui distingue quatre types de sociologie – savante, appliquée, critique et publique –, m'a poussé à réfléchir à l'état de la sociologie au Bangladesh. Cette réflexion m'a amené à développer l'idée de ce que j'ai par la suite qualifié de « sociologie hybride ». J'entends par là une sociologie qui est fortement tributaire des théories et des méthodes importées du Nord, tout en s'appuyant sur des données empiriques provenant du Sud. Cette condition hybride est en soi un symptôme de crise, celle d'une discipline modelée par la dépendance, incapable de s'appuyer pleinement sur ses propres fondements intellectuels. C'est le cas de la sociologie dans une grande partie du Sud global, qui repose sur des paradigmes externes, sans tenir compte des savoirs autochtones et des réalités de nos propres sociétés.

Cette hybridation n'est pas le fruit du hasard. Elle apparaît dans les sociétés où certaines conditions sont répandues :

dépendance vis-à-vis de ressources universitaires externes, prédominance des idées importées sur la créativité locale, effets persistants de la colonisation, et position marginale des chercheurs des pays du Sud dans la hiérarchie mondiale du savoir. Ces conditions créent une sociologie qui cherche la reconnaissance et la validation à l'extérieur, plutôt que de développer la confiance dans ses propres ressources intellectuelles.

Le Bangladesh en est un exemple flagrant. Dans mon pays, la sociologie en tant que discipline a longtemps été définie de manière vague et présente encore de nombreuses faiblesses théoriques, méthodologiques et institutionnelles. Les universités sont confrontées à des crises structurelles et administratives. La discipline imite souvent les cadres de référence eurocentriques plutôt que de concevoir des théories ancrées dans les réalités locales. Les associations professionnelles restent faibles, tandis que les réformes néolibérales dans l'enseignement supérieur compromettent encore davantage la possibilité de construire une discipline autonome. Cette situation a donné lieu à ce que j'appelle une sociologie hybride – révélatrice des tensions, des dépendances et des crises de notre monde universitaire.

Cependant, cette crise représente également une opportunité. Pour transformer la sociologie au Bangladesh et dans d'autres contextes du Sud, il nous faut réformer les programmes d'études, élaborer des théories et des méthodes fondées sur les savoirs autochtones, démontrer l'importance pratique de la sociologie pour nos sociétés, renforcer les associations nationales et régionales, et encourager une génération de chercheurs ouverts d'esprit et capables d'autoréflexion, résolus à assumer leurs responsabilités au sein de leur communauté et pour leur communauté.

Michael a joué un rôle déterminant dans le développement de ces idées. Il m'a non seulement inspiré par ses réflexions théoriques, mais s'est également impliqué directement dans mes propres tentatives de conceptualisation d'une sociologie hybride. Il a lu mes versions préliminaires, m'a fait part de ses commentaires et m'a encouragé à affiner mes arguments. Ce qui m'a le plus impressionné, ce n'est pas seulement son intelligence brillante, mais

“sociologie publique, critique de l’hégémonie du Nord, défense d’un savoir engagé et décolonisé”

aussi son humilité. Pour un jeune chercheur inconnu originaire du Bangladesh, recevoir une telle attention de la part d’une figure de proue de la sociologie mondiale était à la fois surprenant et foncièrement motivant.

Au-delà de son influence intellectuelle, je n’oublierai jamais Michael pour sa chaleur et son humanité. Lors des conférences, il était accessible, plein d’humour et généreux de son temps. Je me souviens qu’il m’avait interrogé sur la nourriture et l’hospitalité à l’Academia Sinica lors d’une conférence à Taipei, puis avait annoncé en plaisantant : « Quand Shaikh dit que c’est bien, alors c’est que c’est vraiment bien ! ». Lors du Congrès mondial de Melbourne en 2023, je me suis retrouvé à le suivre partout, prenant des photos avec lui comme un paparazzi. Il a ri de mes pitreries et a joué le jeu avec bonne humeur. Plus tard, lorsqu’il a appris mon élection comme membre du Comité exécutif de l’Association internationale de sociologie (ISA), ses félicitations étaient pleines de joie et d’encouragements sincères.

Pour moi, Michael était véritablement un phare. Tout comme les navires s’appuient sur la lumière du phare pour naviguer dans l’obscurité, je m’appuyais sur lui pour trouver clarté et orientation dans le monde souvent déroutant de la sociologie mondiale. Son héritage – la sociologie publique, la critique de l’hégémonie du Nord, la défense d’un savoir engagé et décolonisé – a profondément influencé mon propre parcours intellectuel et continuera à guider de nombreuses autres personnes dans les pays du Sud.

Michael a également été à l’initiative de *Dialogue Global*, le magazine de l’ISA qui sert de plateforme pour des voix issues du monde entier. Notre équipe au Bangladesh envisageait d’organiser une conférence internationale sous son égide, et j’avais espéré inviter Michael à Dhaka. Malheureusement, ce souhait ne se réalisera jamais.

Cher Michael, ton souvenir restera à jamais gravé dans mon cœur. Tu as éclairé le chemin de tant d’entre nous. Repose en paix. ■

Toute correspondance est à adresser à Shaikh Mohammad Kais
<skais11@yahoo.com>

> Un regard marxiste

sur le secteur des taxis-minibus en Afrique du Sud

Siyabulela Fobosi, Université de Fort Hare (Afrique du Sud)

Michael Burawoy est une figure emblématique de la sociologie, en particulier dans le domaine de la sociologie publique, où ses méthodes ethnographiques et ses éclairages marxistes ont contribué à redéfinir notre compréhension du monde du travail, du capitalisme et du pouvoir étatique. Ses travaux ont fourni une perspective critique à travers laquelle les chercheurs analysent les systèmes d'exploitation et de résistance au sein des économies capitalistes. Ses théories, qui restent profondément d'actualité, sont utiles par exemple pour analyser le secteur des taxis-minibus en Afrique du Sud.

L'ouvrage fondateur de Burawoy, *Manufacturing Consent*, publié en 1979, a jeté les bases pour comprendre comment les travailleurs gèrent l'exploitation dans le régime capitaliste, consentant souvent à leur propre asservissement par le biais des structures du milieu de travail et des politiques publiques. Sa critique des interventions de l'État et des réformes capitalistes offre une grille de lecture efficace pour analyser dans le détail la dynamique des marchés du secteur informel. Nulle part cette analyse n'apparaît plus appropriée que dans le secteur des taxis-minibus en Afrique du Sud : un secteur informel, mais non moins essentiel, qui a fait son apparition dans le contexte de ségrégation spatiale de l'époque de l'apartheid et qui continue de fonctionner dans des conditions de travail précaire.

La déréglementation du secteur à la fin des années 1980, qui a ouvert la voie à une expansion rapide, s'inscrit dans ce que Burawoy a qualifié de « sélectivité stratégique », une notion selon laquelle les politiques publiques favorisent délibérément les entreprises capitalistes intégrées au secteur formel tout en négligeant ou marginalisant les secteurs informels de l'économie. Cette perspective théorique aide à expliquer pourquoi en Afrique du Sud les interventions successives du gouvernement, notamment le programme de recapitalisation des taxis (TRP), loin d'améliorer de manière substantielle les conditions de vie des travailleurs des taxis-minibus, ont au contraire largement servi les intérêts du capital, en modernisant les infrastructures sans pour autant améliorer les conditions de travail.

Les enquêtes sociologiques sur le secteur des taxis-minibus, comme celle que j'ai menée, font écho aux ob-



Couverture de l'édition révisée de 1982 de *Manufacturing Consent*.
Crédit : The University of Chicago Press.

servations de Burawoy sur la fragmentation du travail et l'exploitation structurelle des travailleurs. Mes recherches montrent comment les chauffeurs de taxis-minibus, qui travaillent sans contrat, sans avantages sociaux et sans protection juridique, sont confrontés à l'insécurité économique et soumis à une concurrence dictée par le marché qui érode leur pouvoir de négociation. Mon analyse des politiques publiques vient confirmer l'argument de Burawoy selon lequel les réformes au sein des structures capitalistes privilégient souvent l'efficacité économique au détriment des droits des travailleurs.

Un véritable changement, comme nous le rappellent les travaux de Burawoy, ne se limite pas à une réorientation des politiques publiques mais exige une résistance organisée et des transformations structurelles. Suivant son approche marxiste, chercheurs et activistes peuvent appeler à des réformes qui accordent la priorité à la protection des travailleurs, à des subventions publiques équitables et à la négociation collective pour les chauffeurs de taxis-minibus. Ces efforts rendent non seulement hommage à l'héritage intellectuel de Burawoy, mais font également progresser la lutte pour la justice dans les secteurs du travail informel.

L'engagement de Michael Burawoy en faveur de la sociologie publique rappelle la nécessité d'une recherche engagée pour lutter contre les injustices sociales. Son travail reste une source d'inspiration pour ceux qui cherchent à démêler les contradictions du capitalisme et à défendre des relations de travail équitables. En rendant hommage à ses contributions, nous réaffirmons le rôle de la sociologie dans la promotion d'une société plus juste et plus humaine. ■

Toute correspondance est à adresser à Siyabulela Fobosi <sfobosi@ufh.ac.za>

nant ? J'avais réfléchi aux manifestes – artistiques, poétiques, politiques et autres – et je me demandais si, à une époque où l'attention est si dispersée et la conscience si fragmentée, ils n'étaient pas trop longs, trop textuels et trop linéaires pour survivre. À quoi ressemblerait un manifeste pour l'utopie à l'ère d'Instagram ? Ma réponse, et il y en a beaucoup d'autres à découvrir, a été ce « Tableau périodique d'une utopie réalisable ».

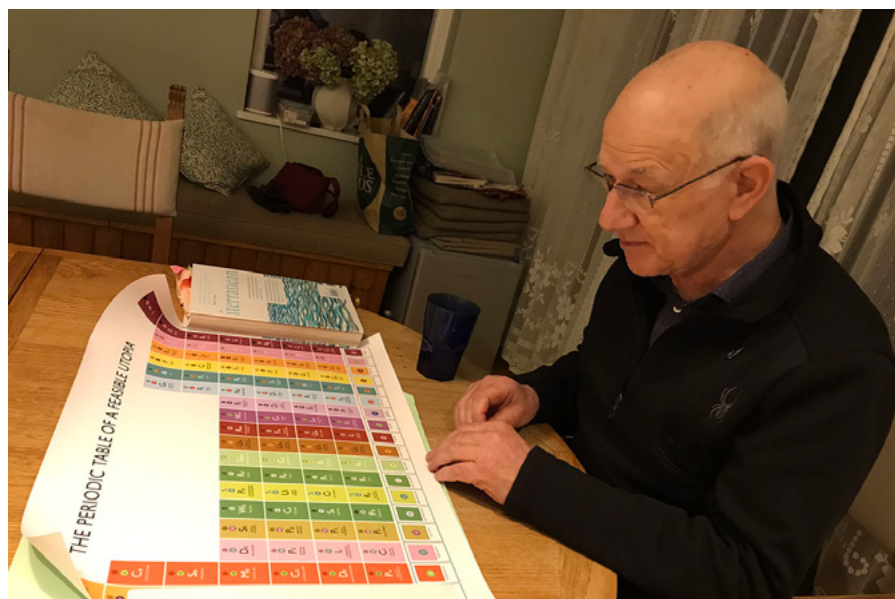
Mon Tableau a d'abord vu le jour sous forme de croquis au crayon et au stylo dans un carnet, puis il a été numérisé, avant d'être imprimé sur du carton et accroché pendant un après-midi sur un immense mur qu'on m'avait cédé dans le cadre d'un projet artistique. Plus tard, j'ai réalisé des affiches, comme celle que vous voyez Michael examiner sur la photo, et j'ai monté une exposition éphémère dans un magasin désaffecté d'un centre commercial délabré du centre de Bristol.

Nous avons transformé la boutique en une officine appelée « Utopian Chemistry » (Chimie utopique) et invité le public

à découvrir le Tableau périodique. Si les visiteurs restaient, on leur signalait que nous n'avions pas le monopole de la sagesse. Y avait-il un élément dans leur vision de l'utopie qu'ils aimeraient ajouter ? Si c'était le cas, nous l'ajoutions au Tableau. Nous imprimions alors deux cartes postales de l'élément, leur en offrons une et accrochions l'autre au mur de manière à créer une deuxième œuvre d'art : le « Tableau périodique d'une utopie réalisable des citoyens ».

Michael Burawoy s'était enthousiasmé pour ce Tableau périodique d'une utopie réalisable, qu'il voyait comme une représentation graphique des « utopies réelles » d'Erik Olin Wright. Je pense qu'il aurait adoré cette version interactive et populaire, en particulier les conversations fantasques, intimes et déjantées avec des gens sur ce à quoi pourrait ressembler le monde, souvent avec des personnes qui n'avaient pas eu l'occasion d'avoir autant de pensées utopiques qu'elles l'auraient souhaité. Je pense que cela vaut probablement pour nous tous. ■

Toute correspondance est à adresser à David Goldblatt
<tobaccoathletic@yahoo.co.uk>



En 2024 à Londres, Michael Burawoy découvrait avec intérêt un poster du « Tableau périodique d'une utopie réalisable ».



Les visiteurs de l'installation artistique intitulée « Tableau périodique d'une utopie réalisable », présentée dans un centre commercial de Bristol, au Royaume-Uni, ont été invités à ajouter leurs propres suggestions afin de créer un deuxième tableau périodique, celui d'une utopie « des citoyens ».

> Manifeste pour la sociologie en une époque polarisée

Association internationale de Sociologie (ISA)

À l'heure où les dirigeants de nombreux pays encouragent la méfiance à l'égard de la science et où les attaques contre les sciences sociales se multiplient ;

À l'heure où les fake news circulent plus largement et avec plus d'impact que les analyses fondées sur de solides recherches ;

À l'heure où de nombreux responsables politiques diffusent des discours de haine et refusent le droit à une citoyenneté pleine et entière à une partie de la population de leur pays ;

À l'heure où la déshumanisation de catégories entières d'êtres humains redevient une stratégie répandue de conquête et de consolidation du pouvoir ;

À l'heure où les preuves scientifiques sont niées pour ne pas reconnaître les urgences environnementales et sociétales systémiques ;

À l'heure où les États répriment ceux et celles qui dénoncent un génocide, les violences et le racisme systémiques ;

À l'heure où une concentration sans précédent de richesse permet à une poignée de multimillionnaires de contrôler les médias et les réseaux sociaux ;

À l'heure où l'humanité est confrontée à des crises globales interconnectées qui détermineront la vie des générations futures ;

À l'heure où la liberté académique est menacée, même dans des démocraties établies ;

Nous considérons que les interventions critiques des chercheurs en sciences sociales sont plus essentielles que jamais.

Et nous réaffirmons les valeurs et les engagements qui sont au cœur de notre travail de chercheurs, d'éducateurs et d'intellectuels publics.

Nous défendons :

- Une **sociologie rigoureuse** basée sur des faits et des analyses, qui rejette les récits simplistes et ne nie pas la complexité du monde ;
- Une **sociologie indépendante**, qui nous rappelle que les paroles des puissants ne sont pas toujours la vérité et qu'un mensonge répété mille fois reste un mensonge ;
- Une **sociologie critique**, qui dénonce les inégalités croissantes et interroge le mythe du self-made man et de la masculinité alpha et questionne la valorisation simpliste des marchés et de l'hyper-consommation ;
- Une **sociologie publique** qui intervient dans les débats de société, non pas du haut du piédestal d'une prétendue supériorité intellectuelle mais en dialogue avec celles et ceux qui veulent transformer la société et défendre le bien commun ;
- Une **sociologie générale**, qui résiste aux risques de l'hyperspécialisation et de la fragmentation et cherche à répondre aux questions urgentes de notre époque ;
- Une **sociologie globale**, qui apprend des chercheurs et des acteurs sociaux des différentes parties du monde pour comprendre et relever les défis du XXI^e siècle, et qui contribue à renforcer la conscience d'une commune humanité.

“la sociologie est un outil indispensable pour vivre ensemble sur une planète limitée”

Nous affirmons que les sciences sociales et la liberté académique sont intrinsèques à la démocratie et doivent être protégées et défendues.

Nous estimons qu'un débat public éclairé, historiquement fondé et sociologiquement pertinent est essentiel pour comprendre et surmonter les crises de notre époque.

Nous sommes convaincus que la sociologie nous aide non seulement à comprendre le monde, mais aussi à construire un avenir plus juste, habitable, pacifique et durable.

À l'heure de la dévastation de la nature, du retour des guerres, de la montée des inégalités et de la haine, la sociologie est un outil indispensable pour vivre ensemble sur une planète limitée.

La déclaration a été présentée par le **président de l'ISA, Geoffrey Pleyers**, lors du **5^e Forum de Sociologie de l'ISA** à Rabat, le 6 juillet 2025. Elle est soutenue par les anciens présidents de l'ISA Sari Hanafi, Margaret Abraham et Michel Wieviorka ; les vice-présidentes actuelles de l'ISA Allison Loconto, Bandana Purkayastha, Elina Oinas et Marta Soler ; ainsi que Kaja Gadowska, présidente de l'Association européenne de Sociologie (ESA), Jesús Díaz, président de l'Association latino-américaine de Sociologie (ALAS), et Pablo Vommaro, président du Conseil latino-américain des Sciences sociales (CLACSO). ■

Rabat, juillet 2025

Nous recueillons les soutiens de sociologues individuels et plus largement de membres de la communauté des sciences sociales. Rejoignez-nous en ajoutant votre nom à cette déclaration collective d'engagement et de solidarité, [en remplissant ce formulaire](#).



